P 17

COMPTES RENDUS MENSUELS

DES SÉANCES DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

TOME X

SÉANCES DES 5 et 19 MAI 1950

PARIS
ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES
15, RUE LA PÉROUSE, XVIe

1950. — V

SOMMAIRE

ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

Séance du 5 mai 1950

RÉCEPTION DE M. J.-L. GHEERBRANDT.

Discours de bienvenue par M. René Bouvier..... 301

Réponse de M. Gheerbrandt..... 309

OSWALD DURAND. — Lédyard, explorateur anglais ou les voyages manqués..... 319

GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrage..... 292

FOLMER (Mme). — Présentation d'ouvrages..... 327

****. — Bibliographie..... 329

****. — Compte rendu de la séance..... 331

Séance du 19 mai 1950

GOURLIN (André). — Une mission au Yémen (1947-1949) (avec projections cinématographiques)..... 333

BUTTGENBACH (H.). — Présentation du dernier fascicule paru de l'*Atlas du Congo belge* dont il est le directeur.. 341

GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages..... 343

****. — Bibliographie..... 346

****. — Compte rendu de la séance..... 347

Election de 3 associés étrangers : MM. Van den Abeele, Antonio Mendès Correa et P. J. Du Toit.

ACADÉMIE
DES
SCIENCES COLONIALES

SÉANCE DU 5 MAI 1950

RÉCEPTION DE M. J.-L. GHEERBRANDT

Le 5 mai 1950, M. J.-L. Gheerbrandt, élu le 2 décembre 1949 a pris séance ; il a été accueilli par M. René Bouvier qui lui a souhaité la bienvenue dans les termes suivants :

Gheerbrandt ! Vous avez, cher Confrère, un nom à la fois médiéval et sonore, celui d'un croisé, d'un barde ou bien encore de quelque exégète batailleur du temps de la Querelle des Investitures. Si donc j'avais une once de l'imagination de Balzac, auquel une simple enseigne : « Marcas », suffit à inspirer une puissante nouvelle, votre beau nom m'inciterait, sans doute, à lancer quelques fils de fantaisie sur la trame solide de votre vie. Mais, nous posons aujourd'hui le pied sur l'accélérateur ; le vertige de la vitesse vient de gagner notre Académie elle-même. Maintenant, en dix pages à grands interlignes, nous devons, de gré ou de force, faire tenir un homme et une œuvre. Et, cher Confrère, si l'impérative recommandation n'était point observée, le jour même de votre entrée ici, votre existence risquerait d'être tranchée net, au glas de la sonnette présidentielle.

J'ai donc porté la cognée sur votre arbre généalogique, il m'aurait plu pourtant de vous saisir, pour ainsi parler, par les racines. J'ai biffé à regret vos années d'apprentissage. Je vais parcourir votre vie en rapide, brûlant peut-être vos étapes préférées. Elles sont nombreuses, j'avais le choix de l'embarras.

Une belle lignée vous précède. Passons sur l'un de vos ancêtres directs : Etienne Bouret, dont vous avez dans votre gentilhommière de la Choupardière — décidément, vous m'offrez un vocabulaire évocateur,— un remarquable portrait de Tocqué, entouré d'excellentes toiles de votre père, qui fut non seulement un magistrat de haute conscience, mais également peintre de talent. Le fils de ce Bouret là trône, lui, dans votre salon parisien sous le pinceau de Van Loo. Fermier général et précurseur d'Haussmann, il tailla à travers les vieux quartiers de la Cité Bergère et du Louvre la voie qui devait devenir la plus luxueusement achalandée du monde, un véritable musée d'art ancien et moderne : la rue du Faubourg Saint-Honoré. Il fit mieux encore. Par d'opportuns envois de blé il sauva la Provence de la famine, au moment où Voltaire profitait de cette même disette pour spéculer sur la farine et réaliser sur la cargaison du *Titus* des profits aussi noirs que substantiels.

Mais voici, dans votre galerie, des personnages mieux encore dans votre lignée : le général Fiorella, votre grand-oncle, sénateur, comte de l'Empire, gouverneur de Milan, qui se distingua dans la campagne d'Italie ; son nom est gravé à l'Etoile ; Jean-Baptiste Gheerbrandt, pionnier de notre colonisation à Saint-Domingue sous Louis XV ; enfin et surtout l'un des meilleurs maréchaux du XVII^e^ siècle, Abraham de Fabert, prédécesseur de Vauban dans l'art des forteresses qu'il finançait de ses deniers quand le Trésor Royal était à sec, créateur des Forges de Thionville, promoteur de l'industrie des draps fins de Sedan, plus encore excellent stratège et soldat héroïque. Au siège de Turin, sa jambe ayant été fracassée, il refusa l'amputation : Je serai moi-même mon chirurgien, s'écria-t-il, qui aura le gigot, aura le reste du corps ! »

Le reste du corps? L'exemple de Fabert vous l'avez suivi, car ce reste, vous avez bien failli le laisser dans les tranchées de la Grande Guerre. Une grave commotion vous laissa, en effet, entre la vie et la mort, et sourd-muet pendant trois mois. Vous êtes de ces grands mutilés — une incapacité de 65 % — dont on ne mesure jamais assez ce qu'il leur a fallu de patience avec eux-mêmes et avec les autres, pour franchir la rampe de la vie et remonter sur la scène.

Voilà pour le Gheerbrandt croisé. Vais-je parler du barde, digne filleul de cet Alfred Gheerbrandt, rimeur et dandy, ami de Musset ? A vos débuts, jeune stagiaire à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat, vous avez été sacré poète lyrique par Heredia lui-même. J'ai quelque part à la campagne, des vers de vous dans le classeur des amis, ce classeur qui peuple d'absences les week-end solitaires. Quoique d'un premier jet, ils sont bien frappés pourtant et sans fissures. Je les goûte parce qu'ils consentent à être clairs ; pour les assimiler, point n'est besoin de les allonger d'une sauce de gloses et de commentaires; je les aime plus encore parce qu'ils sont fort éloignés de ce galimatias bourré de métaphores tombées en vrac de je ne sais quel mont-Parnasse de demi-déments, qu'une levée de poètes à la manque nous infligent depuis quelque temps. Frappés par l'irrésistible coup de foudre du génie qui dispense, paraît-il, de goût et de talent, ils font voler en éclats composition, rythme et rimes. Les pensionnaires de la Maison de Racine et de Molière tonitruent aux matinées du Samedi, saisis de transes pythiques, ces étranges productions où les idées et les mots se poursuivent sans jamais s'atteindre. D'ailleurs, ils n'en ont cure.

* * *

La guerre finie, vous avez continué à vous battre, sur le plan politique d'abord. Quelques voix de plus en 1932, faisaient de vous un député. Comme votre département vous appréciait, non ! plus que cela, vous aimait, vous avez été de 1936 à 1949 un conseiller général agissant et des plus écoutés.

Avant la Grande Guerre, répondant à l'appel de Louis Bertrand et de René Doumic, vous aviez déjà abandonné les alexandrins pour la prose, et fait paraître des études littéraires et des nouvelles dans le *Gaulois*, *Les lectures pour tous*, la *Revue Bleue*, etc... Après 1918, vos horizons s'élargissent, votre besoin d'action s'accroît ; vous consacrez dès lors plus spécialement vos dons d'écrivain à la France d'Outre-mer ; ainsi vous avez acquis les titres qui me donnent le plaisir de vous accueillir aujourd'hui.

Vous avez poursuivi vos campagnes coloniales dans les plus grands quotidiens, encore vivants ou exécutés depuis,

soit à juste titre, soit tout simplement pour se saisir de leurs stocks et de leur matériel. Et vous ne refusez pas, en même temps, votre concours aux journaux uniquement coloniaux.

Infortunés journaux coloniaux d'entre les deux guerres, à court de moyens, de publicité, de lecteurs, auxquels leurs grands aînés métropolitains ne faisaient guère écho et que les feuilles locales ignoraient, encombrées qu'elles étaient de potins et de chantages, bien que parfois, il faut le dire, il leur arrivait de révéler des manières de Rochefort exotiques ! Tel fut, par exemple, l'extraordinaire et oublié Marquis de Monpezat en Indochine qui, à travers les fumées de l'opium, avait parfois de si surprenantes clartés sur l'avenir.

Tandis que nous nous débattions à grand peine dans la *Dépêche Coloniale*, dont vous avez été l'actif et courageux directeur de 1935 à 1938, l'Allemagne qui avait perdu toutes ses colonies, publiait une revue coloniale sur papier surglacé, richement illustrée, tirant à quinze mille exemplaires, dont on ne manquait pas de nous assurer gracieusement le service.

Vous n'avez cessé de tonifier toutes ces manifestations, forcément éphémères, par d'excellents ouvrages : *Martinique* en 1933, *Notre Empire : Un Univers, un Idéal*, paru en 1943 et couronné par l'Académie, *Pavie* enfin, votre dernier-né et la première biographie complète consacrée à ce « pélerin déchaux », à ce « policé sauvage », « héros de la conquête des cœurs » comme vous le nommez si heureusement, dont l'instable curiosité se doublait de qualités d'observation vraiment géniales. Il me revient qu'un des grands prix de l'Académie vous serait prochainement décerné.

* * *

Mais vous avez déployé votre activité, en même temps, sur un autre terrain, encore plus solide et peut-être plus fertile. Vous aviez rencontré dans les tranchées Alcide Delmont et, avec lui, vous avez fondé, en 1920, l'Institut Colonial. Et vous avez eu la chance d'avoir comme président l'Amiral Lacaze, toujours sur la passerelle, jamais au poste d'abandon, qui poursuit la noble croisière de sa vie en défiant crânement les vents et les courants, qu'ils viennent de

droite ou de gauche. Sous son impulsion, vous avez organisé — parmi bien d'autres manifestations — la Semaine Coloniale, encouragé la radiodiffusion coloniale, largement collaboré à l'Exposition de 1931 et, on ne saurait trop y insister, contribué pour une large part à l'envoi de la mission Jamot en Afrique, dont on sait les admirables réalisations.

Deux organismes aux côtés de l'Institut Colonial défendaient alors notre cause: l'Union Coloniale et le Comité du Commerce et de l'Industrie de l'Indochine.

Le bon gros Charpentier, dont je m'excuse d'évoquer ici la figure, — mais ce fondateur de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rédacteur des remarquables *Voyages de Chardin*, car c'est lui qui les a écrits, est trop peu connu et apprécié — Charpentier avait été chargé par Colbert des comptes rendus de la Compagnie des Indes Orientales. Alors, il fallait des académiciens pour rédiger les prospectus de lancement ou les rapports aux actionnaires des entreprises nationales. Dans l'un des deux remarquables mémoires qu'il rédigea à cette occasion il s'exprime ainsi :

« Quel malheur que nos Français aient tant de peine à « se souffrir les uns les autres, que leur union soit si diffi- « cile, leur société si inconstante, et que les meilleures « affaires périssent entre nos mains par je ne sais quelle « fatalité de cette nature, sans laquelle il serait presque « impossible de leur résister. »

Or, pour une fois, grâce aux efforts de plusieurs, — sinon de tous, — grâce en tout cas aux vôtres, ce reproche ne devait point être justifié. L'Union Coloniale, le Comité de l'Indochine, l'Institut Colonial fusionnèrent, en effet, en 1942 sous le nom de Comité de l'Empire, devenu depuis Comité Central de la France d'Outre-Mer. Ce ne fut peut-être point, au début, un mariage d'inclination. Non, plutôt de raison. Chacun avait le désir, légitime en somme, de garder pour soi ses apports. L'on parla donc de régime dotal ; la communauté réduite aux acquêts prévalut, des acquêts, certes, souvent précaires, obligeant le Comité à cette course perpétuelle vers l'équilibre qui caractérise d'ailleurs en ce moment tous les budgets publics, privés, académiques, etc...

Si, parfois, quelque contestation peut survenir encore,

qui peut mieux que son Président, M. François Charles-Roux, avec plus d'expérience, de ferme et conciliante autorité, rétablir l'union entre l'Afrique et l'Asie ? C'est un spécialiste. Ne préside-t-il pas aux brillantes destinées du Canal de Suez ?

Profitons de cette occasion pour le féliciter et le remercier de son éloquente réponse à M. Charles-André Julien, au sujet de la Tunisie, parue hier soir dans le Monde.

Dans ce nouvel organisme, vous remplissez les fonctions de Directeur des Affaires générales. A ce titre, vous avez été plus spécialement chargé de notre propagande. C'est ainsi que vous avez fait paraître en l'améliorant sans cesse, — et la dernière présentation marque encore un notable progrès, — le *Bulletin de la France d'Outre-Mer*, devenu *La Nouvelle Revue Française d'Outre-Mer* dont vous écrivez le plus souvent vous-même les excellents leaders.

* * *

Mais, il faut le dire, — je puis le tenter en quelques mots puisque je n'en suis qu'à ma huitième page, — je suis d'accord avec vous, mon cher Confrère, notre propagande coloniale reste néanmoins bien déficiente.

Pourtant, les circonstances sont loin de nous être contraires actuellement. La France est « demandée » de plus en plus. Parfois même notre faiblesse fait notre force. N'a-t-on pas constaté, par exemple, que les pays de l'Amérique du Sud font appel à nos professeurs dans la mesure exacte où ils deviennent plus étroitement tributaires, économiquement et techniquement, des pays anglo-saxons ?

Le français qu'en 1945 l'O. N. U. prétendait écarter, parachevant sa défaite de 1918 commencée à Versailles où il perdit son monopole, reprend rapidement sa place, comme le constatait l'autre jour encore Edouard Herriot dans un brillant article. Aux Etats-Unis, l'espagnol qui gagnait du terrain, recule devant lui; 65 % des élèves en Italie choisissent aujourd'hui notre langue; en Syrie, la réaction nationaliste a échoué contre elle et voici qu'au lycée Galata Saray, dans cette Turquie qui nous avait bannis des classes primaires, nous apprenons que les deux tiers de l'enseignement sont maintenant donnés en français.

Ce redressement dont nous ne citons que quelques

exemples caractéristiques parmi des centaines d'autres, ne s'est point fait tout seul. Car nous possédons d'excellentes et nombreuses équipes de propagande. Les quelques chiffres ci-après, qui ont nécessité le dépouillement assez laborieux d'un grand nombre de documents, l'attestent.

La France, grâce aux services des Relations culturelles, possède à l'étranger 6 facultés, 37 instituts, 32 lycées, 16 collèges, 11 centres d'études, tous florissants, plusieurs refusant des élèves faute de place, non seulement au Chili, à Lisbonne, etc..., mais à Barcelone et à Madrid. Je ne prends pas par hasard l'exemple assez inattendu de l'Espagne avec laquelle les relations sont ce que vous savez et où seule, dans une cité universitaire reconstruite, notre Casa Velasquez étale ses lamentables ruines.

L'Alliance Française qui forme autour des institutions précédentes, un vaste réseau d'imprégnation aux activités multiples et complexes, réduite quasi à rien après la guerre, bat maintenant tous ses records antérieurs : 700 filiales groupant 500.000 étrangers, enseignant à quelque 60.000 élèves. Deux cent cinquante de nos conférenciers, depuis 1944, ont prononcé grâce à l'Alliance 3.000 conférences dans 50 pays devant plus de 2 millions d'auditeurs.

N'y a-t-il pas là des effectifs de choix, sinon de choc, qui pourraient défendre, dans une atmosphère on le voit généralement favorable, cette cause de l'Union Française dont vous êtes, mon cher Confrère, — et vous ne cessez de le déplorer, — en dépit de vos efforts, le champion éloquent et zélé sur un champ très restreint, disposant de moyens trop réduits ?

Ne conviendrait-il pas que le Quai d'Orsay et l'Education Nationale, entre lesquels l'entente est étroite et féconde, agissent en plein accord aussi avec la rue Oudinot à qui il appartiendrait de fournir documents, suggestions, programmes d'action concertée et j'allais dire de mobilisation, car c'est bien, en ce moment, de véritables campagnes qu'il s'agit ? (1)

« Nous sommes de plus en plus soucieux, déclarait l'autre

(1) Quel beau titre, Monsieur Mercier, votre frère a choisi pour son remarquable ouvrage : « Le dynamisme ascensionnel ». Il conclut, revigorant le postulat cartésien : « J'agis, donc je suis ». Voilà deux mots et une formule qui devraient bien devenir de vivantes devises.

« jour M. Blancpain, Secrétaire général de l'Alliance Fran-
« çaise, de montrer ce que M. Louis Joxe appelle, d'une
« expression que je regrette fort de n'avoir pas inventée
« moi-même, « les muscles de la France. »

Les muscles ?

Je ne saurais oublier une petite scène vécue, si caracté ristique que je me permets de vous la rapporter.

Aux prises avec un terrible typhon, en pleine mer de Chine, au lieu même où déferla celui de Conrad, nous étions affreusement secoués sur le pont d'un vieux rafiot de *Butterfield Swire and Co.* La valise d'un jeune et vigoureux missionnaire américain alla buter contre le mât et s'ouvrit. Il en sortit une raquette, une bible et un volumineux paquet d'échantillons de tissus. Tout en courant après ses épaves, il me cria :

« Ça, c'est pour mon corps, et il brandit la raquette. Ça, c'est pour leur âme, et il saisit la Bible. Et ça, dit-il, en repêchant ses échantillons, c'est pour mon portemonnaie ».

Trop souvent dans notre valise, nous oublions, nous Français, je ne dirai pas les échantillons, parce que, approuvé sans réserves outre Atlantique, je pourrais être accusé de ce côté, de vil mercantilisme, mais le dossier des intérêts matériels, primordiaux de notre pays, j'entends, cela va de soi, de la France des cinq parties du monde.

Cela explique, peut-être, cette remarque ironique adressée à l'un d'entre nous :

« La France n'a-t-elle pas, à l'exportation, le monopole indiscuté et franc de douane, de la Logique et de la Clarté ? Un tel privilège ne vous suffit-il donc pas ? »

Bien des membres détachés des deux institutions que j'ai citées s'ils représentent, souvent très brillamment, notre culture, oublient de mettre nos œuvres en valeur.

Nos conférenciers, eux-mêmes, ne s'adaptent pas toujours au public qui se presse pour les entendre. Ils veulent se rendre là où on ne les sollicite pas spécialement et refusent parfois d'aller là, au contraire, où on les attend. Je serais peut-être suspect de quelque partialité, si je ne faisais que citer ici le dernier rapport du Directeur de l'Alliance Française.

Bref, notre propagande produit parfois l'effet des constructions de cet audacieux novateur qu'est Le Corbusier. La monumentale ruche aux 330 cellules de Marseille en est le

dernier exemple : vingt étages baignés de soleil, au rez-de-chaussée des courants d'air.

Je ne prétends certes pas que la Flèche d'Or ayant passé, un train de marchandises doive nécessairement suivre. Non ! Mais bien, des messagers informés et convaincus, chargés, suivant l'ancienne formule, de la « Défense et Illustration » de l'expansion française ou encore, reprenant la phrase du sieur de Beausemblant contrôleur général du Commerce de Henri IV, se complaisant à louer nos « Trésors et Richesses pour mettre l'Etat en Splendeur. »

A plaider notre cause, qui est non seulement celle de l'Union Française, mais celle de l'humanisme et de la chrétienté, c'est-à-dire de tout ce que les civilisations paraissent bien avoir produit jusqu'ici de plus généreux et de plus élevé, vous n'avez cessé de vous consacrer avec une ardeur tenace et chaleureuse.

Soyez-en remercié et continuez !

Car, entre les deux gigantesques masses qui s'opposent dans le monde, c'est cette troisième force, enfin constituée, qui pourrait, qui devrait rétablir l'équilibre, qui sait, jouer le rôle d'arbitre, notre pays en tête. Quel avenir nous serait réservé, si seulement nous le voulions, si, par exemple, convaincus que la politique intérieure ne doit jamais commander la politique extérieure, — ainsi le proclamait le Grand Cardinal dans son testament, — nous jetions bas certaines chaînes de montagne que d'autres sont en train de si habilement tourner, à nos dépens.

Alors, ce monopole de la Logique et de la Clarté dont nous étions gratifiés tout à l'heure avec quelque ironie, s'exercerait, — s'exercerait, une fois de plus — dans toute sa lumineuse, bienfaisante et je l'ajoute sans hésiter, fructueuse efficacité.

En remerciement, M. J.-L. Gheerbrandt a prononcé le discours suivant :

Monsieur le Président, Messieurs,

Pour un obstiné militant de la cause la plus nationale qui soit, l'insigne honneur d'être appelé à s'associer à vos travaux, lui accorde toute la joie qu'il peut ambitionner :

*

la certitude de servir jusqu'au bout de ses forces aux côtés de chefs et de guides, de combattants et d'amis.

Je serais tenté de ne livrer de cette joie que l'émotion d'un cœur resté confiant dans la sincérité des amitiés, bien que parfois effleuré par l'amertume du mot de Barbey d'Aurévilly : « Il n'y a pas d'amis, mais des hommes sur lesquels on s'est mépris ». Les brèves pages désormais imparties à vos élus seraient bientôt emplies si je savais dire le prix d'une manifestation d'unanimes sympathies, aujourd'hui venues combler celui des témoignages reçus au cours d'une carrière de trente années. N'aurais-je pas d'abord à attester ce qu'elle doit aux précieuses affinités d'âme et d'esprit de l'ami qui m'accueille ici, René Bouvier dont il me faudrait approcher l'étendue d'un « clavier » rare en notre temps pour *mériter*, aussi pleinement qu'il m'en dispense la grâce ? Ne devrais-je pas aussitôt, avec la seule simplicité d'expression que chérit l'Amiral Lacaze, me réjouir de lui continuer parmi vous un attachement que je me voudrais plus jeune pour dire filial, attachement scellé au cours d'une quotidienne entente de vingt années en cet Institut Colonial Français que sa présidence ennoblit d'un caractère vraiment national ? Et parce qu'au sortir de la guerre Alcide Delmont créa cette Association, secondé par d'incomparables réalisateurs, à combien ne s'adresserait pas en cette heure l'hommage d'un initié par leurs talents aux mondes merveilleux que lui révélèrent les colonies françaises ? Plusieurs d'entre vous, Messieurs, l'entendent pour eux, dont j'ai l'heur de retrouver ici, avec les physionomies familières tout l'exemple et le stimulant jamais démentis. Et l'on m'excusera de nourrir ainsi d'optimisme un effort tenace, selon l'impulsion et non loin de l'Ambassadeur de France, M. Fr. Charles-Roux, qui personnalise le foyer d'activité et de pensée où trois grandes Associations confondues agissent en accord avec votre Compagnie, selon la tradition coloniale française, vers des horizons désormais internationaux.

Tout soleil a pourtant ses ombres, et quelle joie vraiment supérieure éclaire des âmes sans blessures ? Que de grandes voix se sont tues sur la longue route d'un jeune enthousiasme : Dial Piaz, Lyautey, Hanotaux, Gouraud, Albert Lebrun. Relire leurs lettres ne console pas de leur silence. Et combien cruel celui de l'ombre la plus chère, de ce presque

parent que m'était Daniel Serruys, après tant d'entretiens de lumière, au lendemain même de sa bienvenue si chaude et la première, lors de mon élection ! Ne me laisse-t-il pas plus anxieux des moyens qu'il prêtait à une collaboration intime, brusquement privée de sa maîtrise universelle ?

Mais de tels deuils comme de tels bonheurs rappellent par-dessus tout à un volontaire invétéré du bon combat, sa loi constante, celle qui porte les vivants sur le champ de bataille où le souffle des morts leur commande d'avancer sans répit ni recul. Il fut certes bien des épisodes dans la longue bataille menée pour l'Empire. Leur philosophie n'est pas de celles qui n'inspirent que pessimisme. Elle anime, au contraire, la volonté de faire face au présent, de marcher vers l'avenir, et la gratifie de sagesse et d'assurance. La vie, où nous lançons chaque jour nos souvenirs pardessus bord, c'est le flot même, en marche avec ces gerbes de fleurs immergées vers les plages qu'il s'en va conquérir.

Attachons-nous pourtant, pêcheurs de galions d'or ensevelis en ses profondeurs, à ramener au grand jour de l'histoire, pour éclairer son cheminement incessant, toute la richesse d'héritages méconnus, de purs exemples trop oubliés comme ceux d'un Pavie, d'un Treich-Laplène. Ce ne sera pas aborder sous le poids d'une charge stérile l'orée de l'âge où nous entrons, où pour avoir effacé le *mare ignotum* des vieilles mappemondes, la planète a fait le lit d'une gestation universelle. Pourquoi s'affliger du déclin des vieux continents sous la menace, sous la peur des surrections mondiales anarchiques, quand la nouvelle Europe se cherche, et perçoit enfin le pouvoir d'union de ses millénaires d'expérience, de ses découvertes jaillissantes au delà même de ses espaces vitaux, jusqu'aux confins où ses plus expansifs agents poussent le rêve humain d'une vie de paix gonflée de tous les biens du monde !

Pour nous, c'est poursuivre cet idéal les pieds attachés à la terre la plus ferme et la plus féconde, que façonner sans faillir à l'effigie de l'Union Française cet Empire que n'a pas effacé « une guerre de mots », comme le disait très bien Sir Duff Cooper, pas plus que ne peut partir de zéro une architecture qui d'ailleurs a ses monstres à expurger, comme l'histoire ses erreurs. Car il n'est pas vrai que la France ait œuvré dans l'équivoque que recouvraient les mots « Empire romain ». Comme Septime-Sévère avait

compris qu'il devait gouverner pour l'Empire et non pour Rome, elle concevait en rassemblant les pays d'outre-mer autour d'elle, une grande politique mondiale. Elle savait trop, pour ne pas répudier tout esprit de colonialisme, que si le vaincu après plus d'un millénaire avait vaincu le vainqueur malgré tout ce que les Romains après les Grecs avaient en Afrique introduit de coutumes, d'arts, de sciences, c'est qu'aucun contact ne s'était établi entre l'autochtone et le colon, que d'un côté restait le maître et de l'autre celui qui est fait pour servir. Et parfois, du fond de la vague, elle élevait ses regards vers l'idée d'une Fédération européenne, idée bien française, puisqu'elle eût pour parrain l'abbé de Saint-Pierre, Henri IV, Napoléon, Hugo, Briand. Parce que c'était là l'impulsion qui incline l'homme à se grouper en collectivités chaque jour plus étendues, devant l'intensification des échanges d'idées et d'aspirations, le développement de l'économie, avide de marchés plus larges et plus accessibles au moyen pouvoir d'achat, sur les ailes chaque jour plus rapides des transports, comment la France eût-elle laissé hors d'une telle Fédération cette immense part d'elle-même, ses colonies ? Comment, à présent, n'aurait-elle pas quelque droit à se considérer comme le centre de cette unité mondiale, quand nous sommes bien forcés de convenir, avec Duhamel, qu'en quelque lieu que nous allions, nous ne serons qu'à quelques jours de ce centre pensant qu'est et demeure notre Paris ? Peut-être le bon Dumas n'exagérait-il pas quand décrivant les manifestations du 14 juillet 1790, son enthousiasme lui faisait voir dans le cirque « magnifique » du champ de Mars, de Chaillot et de Passy, « la splendide arène où eut lieu la Fédération de la France... où aura lieu la Fédération du Monde ».

Mais à se rappeler que le projet de Fédération européenne trouva sa pierre d'achoppement dans l'application des théories Wilsoniennes, du principe des nationalités, voici que sa réalisation sous une forme nouvelle paraît exposée à de semblables obstacles. Ils surgissent alors que les conditions de la vie moderne, et le principe bien plus puissant de l'interdépendance de tous les groupes humains, les Européens et les autres, commandent l'urgent avènement de cette Union européenne étendue aux pays d'outre-mer. Le mouvement où la maîtrise de certains d'entre vous,

MM. Giscard d'Estaing et Saurin, prit auprès des initiateurs, avec Serruys, une place qui n'a cessé de grandir, gravit un terrain aujourd'hui hérissé de nationalismes avec leurs germes consécutifs d'autarcies. Et l'on s'étonne du retour au principe de l'avortement d'hier, que de colossales collectivités expriment dans un haro d'impérialisme contre nous-mêmes, contre les puissances génératrices. Hé quoi, ne saisissent-elles pas qu'elles s'exposent ainsi à ce que les groupes humains les plus en retard dans l'évolution contemporaine, laissés à eux-mêmes au moindre degré de résistance et de progrès, les accuseront à leur tour de ce même impérialisme dont elles prétendent par leur intervention et leur secours les dégager ?

Ici s'impose à notre pays, comme elles ont à la reconnaître, cette évidence que la Métropole détient la clé du problème d'une Union Française libre et sincère, où les forces de solidarité surpassent les forces de dissociation, qu'on ne prétende pas du moins lui intimer « ni abandon, ni reconquête » de l'ancien Empire. Il lui appartient pour ne pas abandonner, de reconquérir, de rallier elle-même les esprits et les cœurs, de rétablir la paix morale, tous les équilibres, du politique à l'économique et au social. Elle croit ainsi répondre à cette vue du grand Lincoln : « C'est moins à des hommes de génie dont l'œuvre est parfois discutable, qu'aux grandes constructions d'ordre politique et social dont il marque les destins de l'humanité, que l'histoire reconnaît un grand peuple ». Mais elle ne mendie pas, et si elle ne refuse pas la main tendue d'un auxiliaire loyal, lui sera-t-il permis d'abord de se croire capable d'une telle création sans leçons étrangères ? Et répondant « non » à tout projet d'administration internationale, de concourir seulement à la coopération internationale ?

Quand l'O. N. U., en dépit de la Charte, tend à contrôler, ou plutôt à supplanter nos directions dans les territoires « non autonomes », c'est au nom du Droit, règle de cette liberté pour la France plus que pour toute autre « la vraie religion » selon le mot de Kant, que s'y refuse un Ministre clairvoyant et ferme. Rien de plus justifié par la loi nationale autant que par le bon sens pour reprendre ses propres termes, que les limites à la vocation de s'administrer eux-mêmes, assignées par la République française dont ils sont parties intégrantes. L'Amérique a-t-elle oublié qu'au temps

où La Fayette volait au secours de ses libertés, certaines de ses régions se trouvaient si démunies d'habitants qu'elles ne pouvaient constituer des Etats ? Il leur fallait pour accéder à l'unité fédérale cette fructification humaine, à laquelle nous tâchons quant à ces territoires « non autonomes » où nous récompensent les prémices d'une grande politique démographique. A cette tâche s'ajoute le devoir de les amener aux avantages et aussi aux sacrifices respectifs de la coopération intercoloniale réclamée par notre Vollenhoven, sacrifices sans lesquels il n'est pas d'Union française ni d'ailleurs d'Union mondiale.

La science elle-même confirme la justesse de notre position et sans vaine ironie, l'audience accordée à d'intransigeants nationalismes paraît si périmée qu'elle remémore la réflexion de Shakespeare *This time is out of point.* Car le biologiste de nos jours, en franchissant une étape dans l'organisation de la nature vivante, a quitté le plan des associations simples pour pénétrer dans un monde où chaque composant abandonne quelques-unes de ses propriétés au bénéfice de l'ensemble. L'ensemble de l'Union Française ne réclame pas autre chose de ses constituants. « Les peuples d'outre-mer comme les Français d'Europe, pour qui hors d'elle-même, disait M. Letourneau, il ne peut y avoir ni salut ni espérance ».

Bien plus, l'Union Française entend ainsi participer à un ensemble qui la dépasse, doter du plus constructif élément, du plus sûr garant de durée, la communauté européenne, peut-être un jour l'union planétaire. Dans le moment qu'elle semble s'orienter vers la forme fédérative, toute discussion s'avère d'ailleurs byzantine sur le droit à l'autonomie des pays d'outre-mer. Ne pas les livrer à eux-mêmes au sommet d'une côte aux versants hasardeux, voilà, pesant à ses épaules plus imprescriptible que jamais, « le fardeau de l'homme blanc ». Bien avant une charte d'indépendance, l'état de civilisation qu'elle implique ne présuppose pas seulement une harmonie entre ce que devient la nôtre et ce qui peut subsister et revivre des civilisations autochtones : rien de moins qu'un développement général, c'est-à-dire autre chose qu'une nouvelle répartition des richesses, insuffisante à créer des richesses quelles qu'elles soient. Où trouver le catalyseur de l'insolite communauté d'efforts et de sacrifices que veut une telle création ? Si la France,

en ce dernier terme de l'évolution libérale entend engager la raison inflexible de son intelligence, les authentiques valeurs de sa civilisation le lui offrent dans « l'utile et l'admirable alliance de l'autorité et de la liberté, de l'autorité sans laquelle il n'est pas de société, de la liberté sans laquelle il n'est pas de nation ».

Gabriel Hanotaux ne découvrait que « l'inertie de nos politiques et de notre opinion », et il m'écrivait : « il faudra taper fort pour la secouer, nous avons beaucoup à faire ». Oui, beaucoup, toujours. A l'inertie hélas, il a fallu d'année en année joindre l'inconscience et l'indiscipline. Un Hymalaya d'écrits et de prêches, les cimes de dangers et de souffrances de deux guerres, n'ont pas suffi à dresser une conscience nationale des réalités de l'empire, non plus qu'à susciter assez de dirigeants et d'exécutants capables de promouvoir et d'entraîner l'unanime *consensus*. Dénoncé naguère par Marcel Sembat, plus que jamais maintenant « le trou en haut » où fuient les résolutions et les responsabilités, à la base les institutions privées des facteurs moraux qui disciplinent les masses désorientées, divisées, et l'assaut des groupes de partis et d'intérêts. Trop d'hommes sans épaules partout, et là où le caractère et l'action s'affirment, l'instabilité des pouvoirs et des fonctions, celles-ci au profit de plus favorisés par les allégeances politiques que par la valeur.

D'où viennent cependant les postulats d'une indépendance libérée de l'autorité, la nôtre, présentée comme un joug intolérable ? de ceux qui professant le réalisme de l'énergie directrice, de la hiérarchie des valeurs, d'une discipline de travail en ont multiplié la rude expression, depuis Anatole France, Léon Blum, Engels jusqu'à Lénine et Staline lui-même, et nul besoin d'insister sur les méthodes actuelles d'un régime totalitaire. Invoquer un gouvernement central, seul capable par l'autorité de réprimer les factions et les impérities n'est pas l'assimiler aux dictatures. Puisque la Métropole nourrit les chances primordiales de vie de l'Union Française, à qui de cimenter et d'organiser dans le respect et la foi, les forces de travail et de progrès suivant les justes libertés ? Quel Haut-Conseil de dirigeants des peuples tiendrait pour égal à sa tâche, pour rassembleur et guide d'aspirations vers le commun avenir, un corps irrésolu de doctrines et de décisions, le

premier inapte à maintenir l'active présence de la France outre-mer ? Ses témoins et ses agents, administrateurs, magistrats, médecins, soldats, colons et commerçants, qui défendrait mieux de l'hostilité comme de l'effritement ces pierres angulaires du grand œuvre ? Et « maintenir », ne consiste pas seulement à éviter aux peuples d'outre-mer les graves répercussions des séismes du précarré, mais aussi à prendre, grâce à leur fin, une ferme position internationale. Si nous avons tant à attendre d'une politique d'entente avec nos voisins colonisateurs, — avec un travaillisme enclin à sous-estimer certains dangers partagés, — ne sortirons-nous pas d'une ère aujourd'hui trentenaire d'impuissance à saisir les meilleures occasions d'initiatives heureuses ?

La raison du plus fort, au reste, n'est pas toujours la meilleure. Les véritables forts obtiennent sans l'appeler l'amour que subjugue la générosité sœur de la puissance. Cette étincelle d'amour qu'un Lyautey plaçait à l'origine des grandes choses allume les plus resplendissantes aurores. Le génie n'est qu'une longue patience, mais aussi un insistant amour. Qu'attendent de nous ces hommes d'outre-mer qui, les plus réfléchis des évolués eux-mêmes, ne méconnaissent pas le *vae soli* des vieux Empires ? Ecoutez le mot admirable de M. Flory, le fervent animateur des Semaines Sociales de France « Ils attendent de nous des hommes qui viennent à eux en *esprit de service* ! ».

Tels sont, je le crois, le vœu des attentistes et la résolution des agissants parmi les meilleurs de ces jeunes générations là-bas et ici aux écoutes de l'avenir qui s'interroge en elles. Leurs congrès d'inspiration philosophique ou croyante se réclament de l'évangile chrétien et de l'évangile républicain : « Aimons-nous les uns les autres, — agissons tous pour un, un pour tous ». Le malgache catholique dépeint la déception des siens devant les portes restées fermées, et rejoint le vietnamien de même confession, interprète éploré des camarades « rentrés au foyer avec la foi en moins » pour n'avoir pas eu accès dans nos familles françaises. Et l'africain musulman proteste contre toute déformation de l'esprit de la France resté l'essentiel pour ses congénères, en citant Saint-Exupéry pour appeler à la fraternité les hommes qui peinent vers la même étoile. Vous déploriez, mon cher ami Bouvier, parlant d'étudiants et de professeurs étrangers,

que nous ayons en eux des hommes d'étude ou des touristes et non des hôtes. Ils ajouteraient « et non des frères, ou des fils », ces enfants de notre *alma mater* qui ne nous sont pas étrangers... Mais que leur répond notre compatriote, Président de la Fédération des étudiants catholiques? « Lequel d'entre nous oserait dire qu'il sait aimer son frère ? » Et voici sa conclusion : « Nous traversons un double péril spirituel : l'auto-accusation et l'auto-justification. Ne pas reconnaître l'effort de la France depuis deux siècles dans tous les coins du monde, dire hautement qu'elle n'a rien fait, passer son temps à réciter un *mea culpa*, comme à se justifier, ne sert à rien, c'est un complexe sénile, une réaction de vieillard ».

La vérité sort souvent de la bouche des plus jeunes, et notre espoir est fait de celle qu'embrasseront les générations ascendantes. Sans l'Union Française, cette *Patrie d'abord*, ce ne pourrait être l'Unité Européenne cette « Patrie en avant », selon Jules Romains. Et peut-être accepteront-elles de se sentir épaulées, voire stimulées par des ascendants dont la maturité, la vieillesse même ne sont que l'âge des grands couronnements. Tant de penseurs, d'artistes et de savants, d'hommes d'Etat et de bâtisseurs d'empire l'ont prouvé ! Sans malice aucune je me risquerai à leur citer encore certains anciens de la III^e^ République précieux à leurs cadets de la IV^e^, et pour ne saluer que ceux de nos confrères, le Président Albert Sarraut, et M. Jacques Bardoux, de l'Institut, député... Et puis dans maintes prétendues novations, que de vieilles connaissances !

Enfin, bien que je ne veuille, n'ayant rien d'un scientifique, terminer par un hymne à la Science, je ne me défends pas de les convier aux immenses perspectives qu'elle ouvre à nos lendemains. Déjà réalités pour nous tous, ils en vivront les procréations constantes plus longtemps que leurs aînés. Puissent-ils, et les premiers parmi ceux qui ont outre-mer à vouloir l'essor économique de leur terroir, les évolués, ces « âmes frontières », se défier de l'abstrait, saisir sans retard un sûr outil de leur plus judicieuse ambition, la technique. Dans ce domaine où l'âge de l'université précipite les étapes, la vitesse demain rieuse des limites d'aujourd'hui, les centrales thermiques pressées de mettre plusieurs esclaves au service des hommes, notre Compagnie, mes chers confrères, n'a pas de quoi moins s'employer, de con-

cert avec bien des corps savants, sur la route de l'Union Française. La culture et l'industrialisation des territoires lointains, le jaillissement de leurs forces encore secrètes ou mal utilisées, la transformation de leurs climats de quels biens l'application des découvertes scientifiques ne présage-t-elle pas l'offrande à une Union européenne, peut-être un jour anxieuse du tarissement de ses réserves terrestres plus qu'humaines ?

Ainsi s'élève à l'acte de foi la philosophie d'un trentenaire évolutif de pensée et d'action coloniales. Elle a ses lumières et ses ombres, elle ne se réduit pas au scepticisme des stolistes de l'antiquité, dévoués à décorer et dépouiller tour à tour leurs dieux d'étoffes noires et brillantes. Philosopher comme eux ne signifierait que soumission aux idoles, aux avatars de notre connaissance. Mais fidèle à nos dieux intangibles, prendre à leur front la lumière dominatrice des mouvantes vicissitudes qui n'affectent que leurs seules apparences, et gagner avec elle des escales prodigues à l'éternelle quête humaine, cela c'est la philosophie que veut notre idéal d'Union Française, c'est le courage de vivre, la joie d'agir avec son temps.

M. le Président Michel-Côté. — Mon cher Confrère, je suis sûr d'être l'interprète de tous nos Confrères en vous remerciant de la façon si haute et si éloquente dont vous nous avez rappelé nos devoirs et les efforts que nous avons à accomplir, à continuer pour restituer à la France sa place dans le monde, malgré tout ce que l'on peut dire.

Permettez-moi de vous remettre, en souvenir de cette séance, cette médaille qui vous rappellera la date à laquelle nous avons eu le plaisir de vous accueillir ici.

LEDYARD, EXPLORATEUR ANGLAIS OU LES VOYAGES MANQUÉS

par le Gouverneur général Oswald Durand

Je ne connais pas de satisfaction plus grande que celle de fouiller, sur les quais de Paris, dans les boîtes des marchands de livres. Avec quel recueillement, le matin surtout quand nul importun ne vient troubler notre méditation, on feuillette, on note, on rêve sur un chapitre, sur une phrase, sur un simple mot, et, sous le ciel couleur de tourterelle des bords de la Seine, on revit, parfois un instant, tout un curieux passé.

C'est ainsi que, tout dernièrement, j'ai eu la joie de découvrir dans une de ces boîtes du quai Voltaire, un ouvrage paru en 1804 à Paris, chez Déterville, rue du Battoir, n° 16. C'est la traduction d'un mémoire écrit par un sieur Beaufoy qui vivait à Londres à la fin du xviii[e] siècle. J'en ai fait attentivement l'étude et, à l'intention de notre Compagnie, toujours avide de pure science, j'ai préparé la communication que j'ai l'honneur de vous présenter.

Il s'agit de la création, en 1788, d'une association pour hâter la découverte des parties encore inconnues de l'Afrique. Voici comment s'exprime Beaufoy, l'auteur du mémoire et rédacteur du plan d'Association.

« De tous les objets dignes de fixer le plus notre attention, il n'en est aucun, peut-être, qui n'excite autant la curiosité des hommes de toutes les classes et de tous les âges que la connaissance de ces parties du globe qui n'ont pas été découvertes. Les voyages du capitaine Cook laissent peu de choses à désirer sur les recherches à faire par mer, car, à l'exception des pôles, l'océan est presque entièrement exploré. Il n'en est pas de même de la terre dont un tiers au moins de la surface habitable reste encore à découvrir. En effet, une grande partie de l'Asie, une portion encore plus considérable de l'Amérique et presque toute l'Afrique n'ont pas été reconnues jusqu'ici. »

« Quelques personnes de ce pays convaincues de la possibilité de pénétrer dans l'intérieur de ce dernier continent,

et de l'utilité qui en résulterait pour le progrès des connaissances humaines, ont formé une Association dont l'objet est de favoriser la découverte des parties intérieures de l'Afrique. »

A la taverne de Saint-Alban, à Londres, le samedi 7 juin 1788, quelques notabilités anglaises jetèrent, donc, les bases d'une « Association Africaine d'Angleterre ». Il y avait là le comte de Galloway, lord Rawdon, le général Conway, sir Adam Fergusson, sir Joseph Banks, sir Williams Fordyce, M. Pulteny, M. Stuart et M. Beaufoy, rédacteur du plan d'Association.

Voici quelques extraits des premiers statuts, tels qu'ils furent élaborés, ce samedi 7 juin 1788 :

« Les membres du club du Samedi, considérant qu'aucune espèce d'information n'est plus ardemment désirée ou plus généralement utile que celle qui tend à accroître et perfectionner la science de la géographie et que, malgré tous les efforts des peuples anciens et les vœux des modernes, le vaste continent de l'Afrique est, en grande partie, encore inconnu, lesdits membres se forment en association pour favoriser la découverte de l'intérieur de cette partie du monde. »

« Un comité sera chargé du choix des personnes à employer à la découverte des parties intérieures de l'Afrique ainsi que de la correspondance et de la manutention des fonds de la Société, etc. »

L'Association prit rapidement de l'importance : en mai 1802, elle comptait 91 membres. On y trouvait, notamment, Henry Addington, chancelier de l'Echiquier, le duc de Buccleugh, le marquis de Blandford, la comtesse d'Aylesbury, le marquis d'Exeter, sir Adam Fergusson, le duc de Grafton, le comte d'Harrington, les évêques de Landaff et de Winchester, le duc de Roxburg, le général Rainsdorf, le duc de Northumberland, et pas mal de baronnets, d'écuyers et de docteurs.

« Empressés de remplir l'objet confié à leurs soins, comme l'écrit Beaufoy, objet devenu doublement intéressant comme ayant fixé l'attention et trompé les recherches des nations les plus instruites et les plus puissantes de l'antiquité, les membres du comité se livrèrent, avec la plus grande ardeur, à l'exécution des vues de la Société », c'est-à-dire, rien de moins que la découverte de l'Afrique.

Un homme se proposa, un M. Lédyard, né en Amérique et qui avait vécu plusieurs années chez les Indiens. Il avait, plus ou moins, bourlingué sur la vaste terre et, avec le Capitaine Cook, si cher aux Anglais, il avait fait le voyage autour du monde, comme simple caporal des troupes de la marine. Désireux, par la suite, de traverser l'Amérique du Pacifique à l'Atlantique, il avait entrepris cette randonnée, mais dans des conditions telles que nous dirions volontiers qu'il prit le chemin des écoliers. Jugez-en vous-mêmes.

Parti de Londres, avec seulement 10 guinées dans ses poches, il traverse la Manche et débarque à Ostende. De là, par le Danemark, il gagne la Suède d'où, comme c'était l'hiver, il décide de traverser, sur la glace, le golfe de Botnie pour se rendre au Kamchatka par la haute Sibérie. « Mais, l'eau, écrit-il n'était pas assez gelée ». Lédyard revient alors à Stockholm, fait route droit au nord, pénètre dans le cercle arctique, contourne le golfe de Botnie et atteint Saint-Pétersbourg. Mal vêtu, sans bas, sans souliers, trop pauvre pour s'en procurer cet Anglais, bien entendu, fait sensation. Il vit tant bien que mal dans la capitale des tsars et réussit — Dieu sait par quelles séries d'astuces — à intéresser à son sort l'ambassadeur, non pas comme vous pourriez le croire, d'Angleterre, mais du Portugal et emprunte 20 guinées à ce diplomate. Il végète, il bricole, toujours miséreux, mais toujours confiant. Il arrive enfin, à se glisser dans un convoi militaire — par quel mystère, on se le demande — qui transportait des munitions à Yakoustk sur la Léna. Il fait ainsi six cents milles à travers la Sibérie. De Yakoustk, il gagne Okhotsk, sur la côte du Pacifique, mais voyant que la navigation était interrompue par les glaces, il retourne à Yakoustk, pour y attendre la fin de l'hiver. Ce fut sa perte...

A peine arrivé à Yakoustk, il est arrêté sur un ukase particulier de la grande Catherine : elle ne badinait pas, on le sait, avec les étrangers qui lui étaient suspects. Deux soldats l'embarquent sur un traîneau et lui font, prestement, traverser, en plein cœur de l'hiver, les déserts de la Tartarie septentrionale jusqu'aux frontières de la Pologne. Là, ils l'abandonnent, non sans lui avoir, à plusieurs reprises, affirmé que s'il retournait en Russie, il y serait proprement pendu. Ils ajoutent, avec quel humour, que au

cas où il désirerait regagner l'Angleterre, ils lui souhaitaient un bon voyage...

Dénué de toutes ressources, en haillons, couvert de vermine, exténué de fatigue, malade, sans amis, sans crédit, inconnu, Lédyard s'achemine, à toutes petites étapes, vers Kœnigsberg d'où, par des moyens de fortune — ou mieux d'infortune — il se rend à Londres.

Lédyard était, évidemment, un candidat de choix pour l'« Association Africaine d'Angleterre ». Il se présente sans tarder au Secrétaire du Comité à qui il affirme — *ex-abrupto* —, qu'il a toujours rêvé de traverser l'Afrique. Mais, laissons parler Beaufoy, auteur du mémoire, de surcroît, membre du Comité.

« Je fus frappé de son air déterminé, de sa large carrure, de ses manières ouvertes et de son œil pénétrant et vif. J'étendis une carte d'Afrique devant lui et traçant une ligne du Caire à Sennar (en Nubie), et de là à l'ouest dans la latitude et suivant le cours présumé du Niger, je lui dis que c'était là, la route par laquelle je désirais, s'il était possible, que l'Afrique fut explorée ».

Lédyard, comme vous allez voir, ne se démonte pas. « Il me répondit, ajoute Beaufoy, sans hésiter un seul instant qu'il se trouverait singulièrement heureux d'être chargé d'une telle entreprise. Je lui demandais quand il serait en état de partir. « Demain matin » fut sa réponse. Je lui dis que je craignais qu'un si court espace de temps ne me permit pas de rédiger ses instructions et de lui procurer les lettres de recommandations nécessaires, mais que si le Comité acceptait sa proposition, on l'expédierait avec toute la diligence possible ».

Les données de ce bon M. Beaufoy, encore qu'elles fussent bien vagues, ne rebutèrent pas Lédyard. Après les steppes sibériennes, les mauvais traitements des policiers de Catherine et les duretés de l'hiver tartare, Lédyard n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. On peut affirmer en un langage énergique, que vous voudrez bien excuser, qu'il avait, vraiment, la « tripe de l'exploration ». Il part de Londres le 30 juin 1788 et après 36 jours de voyage — on n'en était pas encore aux randonnées aériennes, — il débarque à Alexandrie. Il quitte cette ville le 14 août, remonte le Nil, arrive le 19 au Caire et entre, aussitôt, en relations avec l'aga Mahomet, ministre de confiance d'Ismaël, le plus

puissant des quatre beys-gouverneurs. Il étudie les mœurs des Egyptiens, et fait de très curieuses comparaisons avec celles des habitants de l'Amérique, de la Tartarie, de la Suède, de la Russie, de la Grèce et même de la Cochinchine. Il se documente, fait des visites, noue des attaches avec des caravaniers, prépare activement et consciencieusement son voyage et met au point sa technique d'explorateur africain.

Voici quelques aperçus des observations qu'il envoyait du Caire à l' « Association Africaine d'Angleterre » : elles ne manquent pas d'originalité.

C'est une chose remarquable, que les femmes, plus généralement ici que dans une autre partie du monde, se tatouent le menton de lignes qui descendent perpendiculairement au-dessous de la lèvre inférieure à l'instar des femmes de la côte ouest de l'Amérique. La coutume existe, dans ce pays, de se peindre les ongles en rouge comme cela se pratique à la Cochinchine et dans le nord de la Tartarie. Le masque ou voile que les femmes portent ressemble à celui des prêtres d'Otahiti ou des îles Sandwich. Je trouve d'ailleurs que la coiffure des femmes grecques ne diffère en rien de celle des femmes d'Arckangel ».

Ecoutons-le parler musique : « Le tambour et la flûte sont les deux instruments de musique connus dans ce pays. Tous deux ressemblent aux mêmes instruments des îles de la Mer du Sud. Les sons qu'on tire de la flûte ont beaucoup de rapport avec la cornemuse et sont très agréables. Tous les airs sont accompagnés ou du moins toujours terminés par des battements de mains. Une chose qui m'a parue singulière, c'est l'espèce de croassement que les femmes font avec la bouche. On croirait entendre un concert de grenouilles ».

Et toujours des comparaisons : « Les chiens de ce pays sont de la même espèce que ceux d'Otahiti ».

Tout l'intéresse : « J'ai trouvé, écrit-il, établi dans un village un jeu qui est très en honneur en Russie. Il consiste dans une large roue autour de laquelle sont suspendus quelques sièges. Les personnes assises montent et descendent alternativement en tournant et retournant les unes par-dessus les autres ».

Encore, si vous le voulez bien, cette curieuse notation : « Les Arabes ont comme les Tartares un attachement in-

vincible pour la liberté. Ils ne pourront jamais se plier à aucune forme de gouvernement, même modéré. Il est singulier que la langue arabe ne comporte aucun mot pour exprimer celui de liberté tandis qu'elle en a pour celui d'esclave ».

Savourez enfin, comme il convient, cette petite pointe contre notre pays — c'est un Anglais qui parle — ne l'oublions pas. « Les Egyptiens ne sont pas plus avancés en géographie que la généralité des Français. Comme eux, ils chantent, ils dansent et trafiquent sans elle ».

La préparation de son voyage était terminée. Sur le point de quitter le Caire, il avait donné à ses correspondants de Londres les derniers renseignements concernant son itinéraire : « Une caravane met cinquante jours pour se rendre du Caire au Fezzan et quatre-vingt-dix jours pour aller du Fezzan à Tombouctou », quand, brusquement parvint la nouvelle de sa mort. « Une maladie bilieuse écrit Beaufoy, l'avait porté à essayer l'effet d'une trop forte dose d'acide vitriolique. Il ne tarda pas à ressentir les effets de son imprudence. En proie à des douleurs horribles, il crut les apaiser en recourant à l'émétique, dont il outra, pareillement, la mesure. Un vomissement de sang continu découvrit le danger de sa situation, il appela en vain à son secours l'amitié du consul de Venise ainsi que l'habileté des médecins les plus célèbres du Caire ». Je laisse à nos distingués confrères pastoriens le soin de tirer les conclusions de ce fâcheux traitement qui paraît bien avoir privé l'Angleterre d'un homme d'action, en tout cas d'avoir mis brutalement fin à un voyage qui s'annonçait sous les auspices les plus originaux.

L' « Association Africaine d'Angleterre » n'avait, vraiment, pas de chance avec son premier explorateur. Elle publia, cependant, les communications que Lédyard lui avait faites. « Il ne sera pas sans intérêt, ajoute le mémoire de Beaufoy pour ceux qui n'ont jamais vu M. Lédyard de connaître que sa personne quoiqu'il s'élevât à peine au-dessus de la taille moyenne, était remarquable par sa force et son agilité et que ses manières, malgré qu'elles fussent brusques, n'étaient ni malhonnêtes, ni repoussantes. Peu attentif à la différence des rangs, il paraissait considérer tous les hommes comme ses égaux et ne les respectait qu'en cette qualité. Son esprit n'était pas cultivé, mais il avait beaucoup d'ori-

ginalité et de pénétration. Il était ardent dans ses désirs, mais calme dans ses délibérations ; hardi dans ses projets, mais prudent dans leur exécution ; sensible à la contradiction, mais capable de l'endurer ; entreprenant au delà de ce qu'on peut imaginer, mais prévoyant et ne hasardant rien. En un mot, il semblait formé, par la nature, pour les entreprises grandes et périlleuses.

« En comparant l'étendue de ses excursions à travers les vastes contrées de la Tartarie, avec la modicité de ses fonds, on se demandera naturellement par quels moyens il subsistait en chemin. Tout ce que j'ai pu apprendre de lui, c'est qu'il a dû, plusieurs fois la vie à la compassion des femmes. Ce fait est confirmé par le passage suivant extrait de son *Voyage en Sibérie* :

« J'ai toujours remarqué, écrit-il, que les femmes dans tous les pays sont accortes, obligeantes, douces et compatissantes. Elles sont portées à la gaieté, timides et modestes et n'hésitent pas à faire une action généreuse. Elles ne sont ni hautaines, ni arrogantes, ni vaines, mais affables et sociables. Elles sont plus sujettes à l'erreur que les hommes mais, en général, elles sont plus vertueuses et font un plus grand nombre de bonnes actions. Je ne me suis jamais adressé à une femme civilisée ou sauvage en employant le ton de la décence et de l'amitié que je n'en aie reçu une réponse décente et amicale. il n'en a pas toujours été de même avec les hommes. Dans mes courses à travers les plaines stériles de l'inhospitalier Danois, parmi les braves Suédois, les Lapons glacés, chez le rustique Finlandais, le Russe à demi policé, dans les immenses régions des Tartares errants, les femmes m'ont toujours secouru dans mes détresses. — Vous le voyez, il ne garde même pas rancune à la Grande Catherine ! — Et ce qui donnait, ajoute-t-il, un nouveau prix à leur action si digne du nom de bienfaisance, c'était l'empressement et le bon naturel avec lesquels elles l'exerçaient. De leurs mains, la boisson la plus dégoûtante et le mets le plus grossier me parurent toujours délicieux. »

Nous ne pouvons que regretter, les voyages manqués de Lédyard. A défaut d'observations plus sensationnelles et qui eussent, vraisemblablement, enrichi entre autres notre connaissance de l'Afrique, il nous reste de ce voyageur auda-

vincible pour la liberté. Ils ne pourront jamais se plier à aucune forme de gouvernement, même modéré. Il est singulier que la langue arabe ne comporte aucun mot pour exprimer celui de liberté tandis qu'elle en a pour celui d'esclave ».

Savourez enfin, comme il convient, cette petite pointe contre notre pays — c'est un Anglais qui parle — ne l'oublions pas. « Les Egyptiens ne sont pas plus avancés en géographie que la généralité des Français. Comme eux, ils chantent, ils dansent et trafiquent sans elle ».

La préparation de son voyage était terminée. Sur le point de quitter le Caire, il avait donné à ses correspondants de Londres les derniers renseignements concernant son itinéraire : « Une caravane met cinquante jours pour se rendre du Caire au Fezzan et quatre-vingt-dix jours pour aller du Fezzan à Tombouctou », quand, brusquement parvint la nouvelle de sa mort. « Une maladie bilieuse écrit Beaufoy, l'avait porté à essayer l'effet d'une trop forte dose d'acide vitriolique. Il ne tarda pas à ressentir les effets de son imprudence. En proie à des douleurs horribles, il crut les apaiser en recourant à l'émétique, dont il outra, pareillement, la mesure. Un vomissement de sang continu découvrit le danger de sa situation, il appela en vain à son secours l'amitié du consul de Venise ainsi que l'habileté des médecins les plus célèbres du Caire ». Je laisse à nos distingués confrères pastoriens le soin de tirer les conclusions de ce fâcheux traitement qui paraît bien avoir privé l'Angleterre d'un homme d'action, en tout cas d'avoir mis brutalement fin à un voyage qui s'annonçait sous les auspices les plus originaux.

L' « Association Africaine d'Angleterre » n'avait, vraiment, pas de chance avec son premier explorateur. Elle publia, cependant, les communications que Lédyard lui avait faites. « Il ne sera pas sans intérêt, ajoute le mémoire de Beaufoy pour ceux qui n'ont jamais vu M. Lédyard de connaître que sa personne quoiqu'il s'élevât à peine au-dessus de la taille moyenne, était remarquable par sa force et son agilité et que ses manières, malgré qu'elles fussent brusques, n'étaient ni malhonnêtes, ni repoussantes. Peu attentif à la différence des rangs, il paraissait considérer tous les hommes comme ses égaux et ne les respectait qu'en cette qualité. Son esprit n'était pas cultivé, mais il avait beaucoup d'ori-

ginalité et de pénétration. Il était ardent dans ses désirs, mais calme dans ses délibérations ; hardi dans ses projets, mais prudent dans leur exécution ; sensible à la contradiction, mais capable de l'endurer ; entreprenant au delà de ce qu'on peut imaginer, mais prévoyant et ne hasardant rien. En un mot, il semblait formé, par la nature, pour les entreprises grandes et périlleuses.

« En comparant l'étendue de ses excursions à travers les vastes contrées de la Tartarie, avec la modicité de ses fonds, on se demandera naturellement par quels moyens il subsistait en chemin. Tout ce que j'ai pu apprendre de lui, c'est qu'il a dû, plusieurs fois la vie à la compassion des femmes. Ce fait est confirmé par le passage suivant extrait de son *Voyage en Sibérie* :

« J'ai toujours remarqué, écrit-il, que les femmes dans tous les pays sont accortes, obligeantes, douces et compatissantes. Elles sont portées à la gaieté, timides et modestes et n'hésitent pas à faire une action généreuse. Elles ne sont ni hautaines, ni arrogantes, ni vaines, mais affables et sociables. Elles sont plus sujettes à l'erreur que les hommes mais, en général, elles sont plus vertueuses et font un plus grand nombre de bonnes actions. Je ne me suis jamais adressé à une femme civilisée ou sauvage en employant le ton de la décence et de l'amitié que je n'en aie reçu une réponse décente et amicale. il n'en a pas toujours été de même avec les hommes. Dans mes courses à travers les plaines stériles de l'inhospitalier Danois, parmi les braves Suédois, les Lapons glacés, chez le rustique Finlandais, le Russe à demi policé, dans les immenses régions des Tartares errants, les femmes m'ont toujours secouru dans mes détresses. — Vous le voyez, il ne garde même pas rancune à la Grande Catherine ! — Et ce qui donnait, ajoute-t-il, un nouveau prix à leur action si digne du nom de bienfaisance, c'était l'empressement et le bon naturel avec lesquels elles l'exerçaient. De leurs mains, la boisson la plus dégoûtante et le mets le plus grossier me parurent toujours délicieux. »

Nous ne pouvons que regretter, les voyages manqués de Lédyard. A défaut d'observations plus sensationnelles et qui eussent, vraisemblablement, enrichi entre autres notre connaissance de l'Afrique, il nous reste de ce voyageur auda-

cieux, étrange et très original, son attendrissant éloge des femmes de tous les pays. Cet éloge, me semble-t-il, ne saurait mieux terminer cette communication dont ne s'étonnera pas, je le suppose, l'habituelle gravité de notre Compagnie.

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

M. G. Grandidier. — A l'ensemble de son œuvre qui fait de son auteur une des autorité les plus notoires sur tout ce qui touche à la guerre navale et à l'histoire de la marine, M. A. Thomazi vient d'ajouter un très important volume consacré aux marins de l'Empire. Dans *Napoléon et ses marins*, M. Thomazi montre comment l'infériorité sur mer fut la cause profonde des défaites militaires de l'Empereur qu'on montre toujours conduisant ses armées contre les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, sans mettre en valeur les efforts considérables par lesquels il cherchait à abattre la seule puissance, l'Angleterre, qui soutenait toutes les autres et qui n'était vulnérable que par mer et sur mer. De cette situation sont nés des projets, quelques-uns réalisés, d'autres retardés dans leur exécution, d'autres enfin qui n'ont même pas été entrepris, tous sont l'œuvre personnelle de Napoléon ; aucun des hommes qui ont gouverné la France avant ou après lui n'a étudié de si près la marine, ne s'y est autant intéressé, n'a taché de l'employer aussi activement. C'est ce qu'on verra dans ce livre dont l'auteur n'a pas voulu faire un chapitre de l'histoire navale de la France, mais où il a mis ses lecteurs en contact, de la manière la plus attachante, avec les marins de l'Empire. Il y a en particulier des chapitres émouvants sur Aboukir, Trafalgar, la guerre des Frégates.

Quant aux marins eux-mêmes dont l'action est étudiée par M. A. Thomazi, ce sont des personnages hauts en couleur, plutôt rudes de manières, qui sentent le goudron et le tabac. A la différence des militaires terriens qui ont tout de même connu quelques périodes de paix et pour lesquels ils éprouvent quelque dédain, ils ont fait la guerre pendant vingt et un ans, de 1793 à 1814, sans autre accalmie que les dix-huit mois qui suivirent le traité d'Amiens.

En général, ils n'ont pas été heureux dans les combats. La valeur pourtant, ne leur manquait pas, ni d'ordinaire les capacités techniques. Ils ont souvent payé pour des fautes qui n'étaient pas les leurs. Ils méritent d'être mieux connus.

Mme Folmer. — Pour ceux qui pourraient encore douter qu'en matière archéologique, il n'est plus guère à découvrir, le livre de Jean-Paul Lebeuf et A. Masson Detourbet offrira une preuve des révélations qu'ils viennent de nous transmettre au retour de leur missions Logone-Lac Fitri.

Des précédentes explorations, celle de M. Griaule avait déjà démontré tout l'intérêt que présente la région du Tchad tant au point de vue historique, qu'ethnographique. Ces enquêtes se poursuivirent, s'augmentèrent et c'est de la dernière d'entre elles que nous entretiennent les auteurs dans l'ouvrage *Civilisation du Tchad*.

Avec une précision et une érudition qui dominent cette étude illustrée de nombreux dessins les deux chefs de mission nous dirigent en pays Sao situé sur le cours inférieur du Chari et le Logone. Nous passons en revue toute l'histoire de cette civilisation, car il s'agit bien d'une véritable civilisation et la narration de ces premiers établissements, vastes cités enceintes de murs, dont la construction est encore l'objet de légendes assez variées, nous entraînent à pénétrer le comportement de ces tribus dans leur vie religieuse, politique et artistique.

Les chapitres consacrés aux réalisations artistiques des Sao aiguise encore notre curiosité. Outre la découverte de nombreux objets en terre cuite, une multitude de bijoux de cuivre et de bronze fut extraite d'urnes funéraires et, si la technique de cette fabrication nous est révélée par quelques fonds de forges abandonnés, rien ne nous renseigne sur l'endroit ou les Sao se procuraient le métal, faut-il supposer que des liens unissaient déjà la plaine du Tchad à la vallée du Nil et la Méditerranée ?

Si le but visé dans ce livre, but largement atteint, est d'accroître l'intérêt du lecteur sur cette région et l'évolution de sa civilisation, l'ouvrage n'en comporte pas moins à l'usage des archéologues et des artistes des découvertes et des appréciations tout à fait passionnantes que complètent plusieurs appendices des stations exploitées, des collections avec indication de leur source et une bibliographie aussi complète que possible des livres et revues qui traitent de ces questions et nous devons être reconnaissants à Jean-Paul Lebeuf et A. Masson Detourbet de fournir un document précieux à l'histoire tchadienne dans une de ses périodes les plus intéressantes.

Il serait permis de croire que l'influence de la civilisation européenne a éteint toute survivance de sorcellerie et de fétichisme même dans les villages les plus reculés de l'Afrique Noire.

C'est dans la forêt de la Côte d'Ivoire et de la Haute-Volta que MM. Kerharh et Bouquet ont retrouvé le milieu primitif d'une véritable société indépendante composée des Krous, des Guérés, des Baoulés, des Mossi, etc... dont toute la vie est régiée sur la crainte du Divin. La supériorité de ce Dieu a donné naissance à des divinités plus accessibles. Là, on adore le

soleil, ailleurs la Terre ou encore des sous-Dieux et des génies dont le nombre laisse aux sorciers et féticheurs le rôle d'intermédiaire entre ces forces diverses et le pauvre noir en but à toutes sortes de dangers.

On a recours aux sorciers dans toutes les manifestations de la vie courante, que ce soit la maladie, les actions les plus banales de la vie, la mort. On a également recours au guérisseur, lequel est généralement recruté parmi d'anciens sorciers, et il semble impossible de dissocier le guérisseur du féticheur ou du sorcier, disons seulement que l'action du guérisseur est, ou veut être bénéfique tandis que le sorcier exerce le rôle inverse.

Les plus célèbres guérisseurs ont subi une initiation très longue et, bon nombre d'entre eux ont une connaissance étendue des maladies et de la flore locale dans laquelle ils puisent les remèdes. La seconde partie de l'ouvrage qui touche justement cette question est intitulée : Thérapeutique et pharmacopée et il est assez curieux de constater quelle précieuse source de renseignements la médecine indigène offre à l'observation de nos médecins.

« Des études s'ébauchent, se poursuivent et donnent lieu à « des découvertes dont on ignore encore les prolongements ».

En résumé, ce travail d'une grande valeur et qui fut certainement difficile à poursuivre est un document dont nous ne saurions trop recommander la lecture à ceux qui s'intéressent à ces questions. Signalons aussi les très belles photographies qui terminent l'ouvrage *Sorciers, féticheurs et guérisseurs de la Côte d'Ivoire, Haute-Volta.*

BIBLIOGRAPHIE

THOMAZI (A.). — *Napoléon et ses marins.* Paris, Berger-Levrault édit., 1950, in-8, 316 pages avec croq. (*Don de l'auteur*).

LEBEUF (Jean-Paul) et MASSON DETOURBET (A.). — *La civilisation du Tchad.* Paris Payot édit., 1950, in-8°, 199 pages avec cartes et illust. (*Don de l'auteur*).

KERHARO (J.) et BOUQUET (A.). — *Sorciers, Féticheurs et Guérisseurs de la Côte d'Ivoire, Haute-Volta.* Paris, Vigot-Frères édit., 1950, in-8°, 144 pages avec carte et fig. (*Don de l'éditeur*).

ADAM (Dr L.). — *De Nieuwe Staatsregeling van Algerije.* Leiden Africa Institut 1950, VIII + 30 pages (*Don de l'éditeur*).

****. — *Plan décennal pour le développement économique et social du Congo belge.* Introduction de M. P. Wigny, ministre des Colonies Bruxelles, Les Editions de Wisscher, 1949, in-4°, xxxxviii pages avec cartes et tab. (*Don du Bur. de l'Information, Ministère des Colonies Bruxelles*).

****. — *Bull. de l'Institut d'Egypte, t. XXXI, session 1948-1949.* Le Caire, Inst. franç. d'archéologie orientale édit., 1949, in-8°, 484 pages avec pl. (*Don de l'éditeur*).

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 5 MAI 1950

La séance est ouverte à 15 h. 10 sous la présidence de M. Charles Michel-Cote.

Présents : MM. Michel-Cote, Mérat, Mercier, René Pottier, Gheerbrandt, René Bouvier, Léon Baréty, Emile Prudhomme, Gouverneur Oswald Durand, Barquissau, Jean d'Esme, Melle Anna Quinquaud, MM. Guernier, Vatin-Pérignon, René Pinon, Giscard d'Estaing, Général Hurault, Gayet, Médecin Général Sicé, Henri Saurin, Marius Leblond, Général Azan, Pasteur Leenhardt, Amiral Lacaze, Jacques Mllot, Laprade, Charles-Roux, Général Meynier, Toussaint, G. Grandidier.

Excusés : MM. Larnaude, Durand-Réville, Dr Mathis, Blondel, Devinat, Robequain, Général Weygand, Reizler, Fernand Lioré, Général de Boisboissel, Gratien Candace, Dr Bouet, H. Froidevaux, Dr Girard, Chatelain, Melle de Blonay.

Après que M. J.-L. Gheerbrandt ait été introduit dans la salle des sécances, il est procédé à sa réception ; le Président donne la parole à M. René Bouvier pour son discours de bienvenue.

(*Voir le texte du discours de M. René Bouvier page 301 et celui du remerciement de M. Gheerbrandt page 309*).

Après la remise par le Président de la médaille de l'Académie à M. J.-L. Gheerbrandt, la séance est levée pendant quelques minutes. A la reprise, le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, celle du 21 avril 1950, qui est adopté sans observations.

M. Grandidier communique une lettre de M. R. Delavignette qui fait part à l'Académie que le 10 mai 1950 à 14 h 30 aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne une cérémonie destinée à commémorer le cinquantenaire de la bataille de Kousseri (22 avril 1900) et de la jonction des trois missions Foureau-Lamy, Joalland-Meynier et Gentil. M. le Directeur du Cabinet du Ministre ajoute que des invitations seront envoyées aux membres de notre Compagnie.

Le Secrétaire perpétuel lit une lettre de Mgr Leynaud dont la réception est prévue pour le 16 juin, ainsi qu'une de M. Aug. Chevalier qui souhaitera la bienvenue à M. le Prof. Monod le 7 juillet et qui après la reception de notre nouveau confrère, fera une communication sur son récent voyage en A. O. F.

Il fait part à l'Académie de l'accord qui s'est réalisé, à la recom-

mandation de M. le Dr Girard, avec M. l'ingénieur Gourlin qui revient du Yemen d'où il a rapporté un intéressant film ; M. Gourlin parlera de son voyage et montrera son film à la prochaine séance, le 19 mai. A cette même séance, notre confrère belge le Prof. Henri Buttgenbach remettra à l'Académie le nouveau fascicule qui vient de paraître de l'Atlas du Congo belge dont il est l'initiateur et le directeur.

M. le Président donne la parole au Gouv. gén. Oswald Durand pour sa communication *Lédyard explorateur anglais ou les voyages manqués.*

(*Voir le texte de cette communication page 319*).

Après avoir remercié et félicité le Gouv. Oswald Durand, le Président donne la parole à M. Grandidier et à Mme Folmer pour la présentation d'ouvrages.

(*Voir le texte de ces présentations page 327*).

M. Mercier. — Monsieur le Président, mes chers Confrères, il y a un fait qui vous a probablement échappé et qui a tout de même une grande importance parce qu'il est dans la ligne des deux discours que nous avons entendus et surtout parce qu'il pourrait être opposé à l'O. N. U. où on nous accuse de colonialisme inhumain. Un journal a signalé ces jours-ci que l'un des petits-fils d'Abd-el-Kader, lieutenant de l'armée française, vient d'être tué en Indochine. Il a été inhumé aux environs de Nice, dans un château qui appartient à sa famille ; son frère qui est lui-même sous-lieutenant de l'armée française a demandé à partir pour l'Indochine.

La séance est levée à 16 h. 50.
L'Académie se forme ensuite en Comité secret.

ACADÉMIE
DES
SCIENCES COLONIALES

SÉANCE DU 19 MAI 1950

UNE MISSION AU YÉMEN (1947-1949)

par M. l'Ingénieur André Gourlin

Situé à la pointe sud-ouest de l'Arabie, le Yémen est limité au nord par les possessions Séoudites, au sud par les sultanats du protectorat britannique d'Aden et à l'est par le désert. Le Yémen couvre environ 130.000 km² et sa population est estimée à 4.500.000 habitants de race sud-arabique, c'est-à-dire Qahtanide, métissée de sang arabe du nord dans la région des plateaux, ou de sang soudanais et éthiopien sur la côte.

Situé sur la route de l'encens, le Yémen connut un passé glorieux qui le fit désigner sous le nom d'Arabia Felix. Les découvertes de la ville de Mareb, en 1843, par le Français Arnaud, celle de Maïn, en 1872, par le Français Halévy et la traduction des nombreuses inscriptions qu'ils relevèrent permirent de retracer l'histoire de trois grandes dynasties ayant vécu au Yémen. C'est tout d'abord le peuple Minéen de 1500 à 700 avant J.-C., puis suit l'ère Sabéenne qui fut la plus glorieuse de l'histoire du Yémen : c'est sous le règne des rois de Saba que furent construits les barrages permettant d'irriguer les terres hautes et les imposantes constructions dont les ruines ont pu être photographiées lors du survol du territoire yéménite par M. Malraux, datent de cette époque. La troisième ère est celle des Hymyarites qui dura de 115 avant J.-C. à l'an 525 de notre ère. L'un des

rois hymyarites fit adopter le judaïsme à tous les habitants. C'esi sous cette dynastie que fut bâti à Sanaa, au début de l'ère chrétienne le 1er gratte-ciel connu : le qasr Ghamdan qui comportait 20 étages. En 525, en répression des massacres de chrétiens par les juifs hymyarites, le pays fut conquis par les Ethiopiens, qui le gouvernèrent pendant 75 ans et qui convertirent par la force, les habitants au christianisme ; puis le Yémen devint une satrapie persane qui amena la tolérance dans ce pays qui en a toujours manqué. A partir de 628, les Yéménites ayant embrassé la religion islamique, le Yémen ne fut plus qu'une simple province, du vaste empire des Califes dont le centre d'intérêt s'était déplacé vers le nord. Par la suite, le pays devenu possession turque, le souverain ou imam conservait malgré tout une certaine autonomie. Cependant les provinces extérieures constituaient autant de fiefs féodaux fréquemment en révolte contre l'autorité centrale. Ce n'est qu'en 1918 que le Yémen existe de nouveau en tant qu'état indépendant et, fait paradoxal, c'est en 1918, en plein xxe siècle qu'il a adopté l'organisation politique d'un état musulman du moyen âge. Le souverain qui est en principe électif détient le pouvoir absolu en sa double qualité de chef temporel et d'Imam commandeur des croyants.

Du point de vue religieux, il existe au Yémen, quatre confessions :

1° Les Musulmans sunnites ou orthodoxes (de rite chaféite) environ 3.000.000 d'individus vivant sur la côte et dans le sud ;

2° Les Musulmans Zeidites qui sont des Chiites ne reconnaissent que les 5 premiers Imams de la tradition environ 1.500.000 individus vivant sur le plateau central ;

3° Les Musulmans Ismaéliens (chiites septimains) représentés par quelques milliers d'individus vivant sur les cimes rocheuses du Harraz dans le centre du pays ;

4° Les Juifs dont il existe d'importantes colonies dispersées dans les principales villes de l'intérieur ; environ 50.000 individus. Aux dernières nouvelles, la plupart des juifs aurait déjà émigré vers Israel et il n'en resterait qu'un très petit nombre au Yémen. Ils sont tous artisans.

Malgré leur situation minoritaire ce sont les Zéidites qui détiennent tous les leviers de commande du Pays.

Contrée bien connue des Anciens, le Yémen tomba dans l'oubli dès son entrée dans la communauté islamique ; coupé du reste du monde par une côte inhospitalière, un désert impénétrable et des montagnes d'accès difficile, il vécut d'une existence patriarcale et maintint des traditions datant des premiers siècles de l'Islam. Le Yémen était pour beaucoup d'Occidentaux, le pays interdit, le pays mystérieux.

Ce n'est qu'en 1931 que l'Imam consentit à sortir de son isolement pour conclure un pacte d'amitié avec l'Iraq, pacte n'ayant d'ailleurs aucune portée politique et c'est seulement en 1945 avec la ratification du Pacte de la Ligue arabe que le Yémen entra, bon dernier, dans l'arène de la politique mondiale avec un rôle de figurant. Aujourd'hui, si le pays est moins fermé aux étrangers que naguère, l'époque est encore lointaine où il figurera sur les circuits organisés de nos grandes agences de voyage. Les rares autorisations accordées par le Souverain le sont le plus souvent à des spécialistes sollicités au préalable. Ce sont alors des hôtes de Sa Majesté qui, en principe, seront reçus comme tels dans les différentes hakoumas ou maisons du Gouvernement de chaque localité. En dehors de ces hakoumas il n'existe au Yémen que des gîtes d'étapes très inconfortables, les moqayahs, dans lesquels le voyageur n'a d'autre ressource que de bivouaquer à proximité de ses montures, mulets et bourricots, ce qui serait ma foi supportable, si une vermine affamée n'entendait partager la couche de l'hôte. On ne peut donc pénétrer au Yémen et y circuler, que nanti d'un sauf-conduit signé de la main du Souverain. C'est ainsi que sa Majesté a permis l'entrée de son territoire successivement à des missions russe, italienne, anglaise, américaine et enfin, en 1947, à notre petite mission française.

Voici très brièvement l'histoire de notre mission et tout d'abord les raisons qui ont prévalu à son envoi ; après la conquête de l'Ethiopie, par l'Italie, l'Imam du Yémen qui avait sur ses terres une mission italienne fut saisi d'une crainte légitime et parut assez désireux de contrebalancer cette présence par l'amitié d'une autre grande puissance. Il y avait bien la Grande-Bretagne, mais la proximité d'Aden et de son hinterland que les Yéménites considèrent comme une terre

irrédente pesait sur les relations anglo-yéménites. La France, par contre, paraissait jouir au Yémen du préjugé le plus favorable. Des relations diplomatiques furent donc établies et un traité d'amitié perpétuelle entre les deux pays entra en vigueur le 4 février 1937. Un seul point noir subsistait: la France ne pouvait-elle un jour élever des prétentions sur Cheikh-Saïd et son territoire réoccupé par les forces yéménites ? Cette possession avait été, en effet, acquise en 1865 d'un chef local par un commerçant français M. Roubeau qui y bâtit une factorie. Ruinée en 1870, la factorie fut abandonnée et les droits de concession furent repris par le Gouvernement français. Aucun Français ne devait d'ailleurs y être envoyé par la suite et les Turcs y construisirent même des ouvrages militaires en 1914-18 (le fort Mourad, par exemple). Mais, en droit, la France pouvait revendiquer la possession de ce territoire. En 1939, le Gouvernement Français désireux de calmer les inquiétudes au Yémen à ce sujet envoya notre Ministre à Djeddah, M. Ballereau, remettre à l'Imam une déclaration par laquelle le Gouvernement Français s'engageait à s'abstenir de faire valoir ses droits sur Cheikh Saïd tant que le Yémen ne consentirait aucune cession de territoire à une tierce puissance. Malheureusement, la guerre interrompant pendant 7 années nos contacts avec le Yémen, nous n'avons pu bénéficier de cette démarche.

En mai 1946, M. Rageot, Ministre de France à Djeddah fut à son tour envoyé à Sanaa pour compléter le traité de 1936 par un accord commercial. La France qui avait réaffirmé ses intentions de 1939 concernant Cheikh Saïd se vit demander l'envoi d'une doctoresse, puis en 1947, un chirurgien, deux docteurs et moi-même, en 1948, trois autres docteurs, un chirurgien, et un technicien-radio nous rejoignaient à Sanaa où nous devions tous exercer nos fonctions. Pour la plupart d'entre nous, le voyage s'effectua dans des conditions similaires : dès l'arrivée à Aden, visite à notre Consul qui prend contact avec le représentant de l'Imam à Aden. S'il est en voyage au Yémen, il faut attendre son retour, dans le cas le plus favorable, ce consul yéménite envoie un télégramme à son roi et 4 ou 5 jours plus tard, l'autorisation arrive. On est alors pris en charge par le représentant yéménite jusqu'à Taëz, la première ville importante du royaume. Le voyage s'effectue dans de grosses voitures américaines

condamnées à serpenter à 25 km. à l'heure en utilisant le côté de la piste le plus engageant. En occidentaux soucieux des règlements, nous avons demandé au chauffeur yéménite : quel est ici le sens de circulation ? et, comme il ne paraissait pas comprendre, nous avons précisé : à Aden, comme en Angleterre, les autos suivent sur le côté gauche de la route, en France, elles utilisent le côté droit, et au Yémen ? alors sans hésiter il répondit : au Yémen on roule au milieu ! Evidemment il fallait y songer. J'avoue qu'au cours des déplacements que je devais faire par la suite dans le pays, je n'ai jamais pu déterminer le sens de la circulation. Je crois bien que notre chauffeur avait raison. Après 8 heures de route de montagne, on arrive exténué à Taëz, au Dar-ed-diafa ou maison des hôtes. Un corps de garde disparate présente les armes, cependant que l'appât du bakhchich précipite sur nos bagages une nuée de boys. Taëz étant en 1947, le fief du prince héritier Saif-ul-Islam Ahmed tout voyageur devait expliquer par écrit à Son Altesse : le motif du voyage, la durée prévue du séjour au Yémen, les travaux qu'il comptait y accomplir, etc. La lettre se terminait par une demande dans les formes voulues de poursuivre le voyage pour se mettre à la disposition de Sa Majesté son Père. Ensuite il n'y avait plus qu'à attendre... le bon plaisir. J'ai pour mon compte attendu 17 jours. Alors commence la seconde partie du voyage : Taëz-Hodeidah. Le voyage dure un jour et demi en moyenne à cause des fréquents ensablements. On traverse les importantes villes de Zebid ancien centre de culture musulmane et Beit-el-Faqih, jusqu'en 1927 capitale des corsaires Zaranigs. A Hodeidah, les autorités considèrent à juste titre que le voyageur a besoin d'un ou deux jours de repos avant d'attaquer la dernière étape : Hodeidah-Sanaa. Ce n'est qu'après deux longues journées d'une périlleuse navigation qu'on atteint Sanaa la capitale à 2.500 m. d'altitude. Le parcours, un des plus pittoresque qui soit, a été plusieurs fois décrit par des voyageurs. N'y revenons donc pas. Le second jour de son arrivée, le voyageur devait adresser une demande d'audience à Sa Majesté. L'attente était d'environ 3 jours pendant lesquels il aurait été déplacé de sortir de la maison : pour visiter la ville par exemple ; mais le jour d'audience arrive, je vais être reçu par Sa Majesté. J'ai déjà parlé de l'état féodal du Yémen : chaque prince agissant à sa guise

et parfois, sans en référer au souverain. J'avais, comme mes autres compatriotes, été engagé à Paris par l'un des princes pour effectuer des recherches et évaluer un gisement de soufre, or, après les salutations et compliments d'usage, le Roi me demanda : Qu'es-tu venu faire au Yémen ? Que sais-tu faire ? Alors au cours de pénibles explications en arabe, j'ai dû lui dire que c'était son propre fils qui m'avait engagé et signé un contrat, j'ai dû lui exposer le but de mon voyage et pour tout dire, lui expliquer ce qu'était un chimiste-minéralogiste et la manière de s'en servir. Alors il me fit apporter des morceaux de charbon, des fragments d'albâtre gypseuse et 2 ou 3 cailloux sans intérêt et me demanda : Connais-tu cela ?

Ayant passé brillamment cette épreuve, j'ai bénéficié d'un long repos au cours duquel j'ai pu jouir d'une liberté relative, car toujours escorté d'un policier responsable de ma personne.... et de ce que je ne devais pas voir, de ce qui est yasak, comme on dit dans le pays. Deux autres sbires assuraient la garde de ma demeure. Les étrangers de Sanaa vivent ainsi dans la suspicion et entourés d'espions : le frigidaire d'un Italien fut un jour saisi car on le prenait pour un poste-émetteur de radio. Le pays entier vit sous la contrainte de cette véritable gestapo. Les Européens se plaignant un jour de leur manque de liberté, le Yéménite qui recevait leurs plaintes ne put que marquer l'incompréhension la plus complète et il fallut l'intervention d'un infirmier arabe qui fit jadis un séjour en Europe pour lui expliquer ce qu'un Européen entendait par liberté. Ce qui pesait le plus aux médecins français, et italiens, aviateurs français et suédois, ingénieurs allemands et français c'était la quasi inaction à laquelle ils étaient astreints et si leur engagement par un prince yéménite évolué, ayant visité l'Europe et l'Amérique, correspondait à un besoin, on sentait très bien que les autorités locales de Sanaa ne savaient comment employer ces spécialistes. C'est ainsi qu'un jour on apporta au bactériologue de l'Institut Pasteur un morceau de minerai à analyser. Il fallut des palabres interminables pour expliquer que les analyses de pyrites étaient du ressort du chimiste. Apparemment tout se passait comme si le Gouvernement de Sa Majesté n'avait jamais désiré notre venue : Nous avions été embauchés à Paris, c'est vrai, mais c'était là l'affaire d'un prince. C'est ainsi que

deux médecins français, les Drs Gauthier et Guiriec engagés à Paris furent refoulés dès leur arrivée à la frontière. A ce sujet, il est permis de se demander si certaines émissions de timbres yéménites faites en Amérique par le Prince Abdallah n'ont pas été faites à l'insu du souverain ? Car il est curieux de voir aux vitrines de nos philatélistes parisiens des séries de vignettes d'aviation parfaitement inconnues au Yémen, peut-être pour cette simple raison qu'il n'existe pas là-bas de service postal aérien.

Mais le travail allait quand même arriver : après l'intermède d'une révolution de palais suivie du siège de la ville et du pillage, on m'annonce un beau jour que mon matériel vient d'arriver. Je vais le réceptionner et en remets un inventaire : il y a un petit matériel d'analyses, une sondeuse de recherches et des diamants noirs destinés à forer les roches dures. On veut bien me délivrer le laboratoire, la sondeuse à la rigueur, mais les diamants : pas question de me les confier ; ils sont aussitôt remis au vice-roi qui les enferme dans un coffre d'où ils ne sont jamais ressortis. Une autre fois je fus convoqué chez le vice-roi, Son Altesse Royale le Prince Saif-ul-Islam el Hassan.

Gros émoi à sa cour : les groupes électrogènes fournissant l'électricité au palais royal sont vieux, à bout de course et se refusent à un service plus long. Il faudrait les remplacer car tout de même l'électricité c'est bien commode. En acheter c'est trop cher. Il en existe bien un tout neuf, mais il est à Mareb où il devait assurer l'alimentation d'un nouvel émetteur de radio et les chameliers demandent un prix exhorbitant pour son transport jusqu'à la capitale. Il faut donc alimenter une vieille machine à vapeur. On utilise donc quotidiennement le charbon qu'un camion amène d'une mine située à Ridjam à 25 km. de Sanaa : le Palais est de nouveau éclairé. Mais 25 km. c'est loin, et le transport exige beaucoup d'essence. Son Altesse me demande donc de chercher du charbon sur le Nouqoum, aux portes de la ville. J'émets des doutes sur la possibilité d'existence du charbon au Nouqoum, d'autant que géologiquement il ne peut y en avoir. Mais peine perdue : dans l'esprit du Prince le charbon doit se trouver là où cela l'arrange. J'ai donc été contraint pendant 3 journées à faire de l'alpinisme dans les tufs volcaniques et les orgues de basaltes.

Avant moi, des géologues avaient prospecté cette mon-

tagne avec le même succès. A l'avenir le Prince fera certainement appel à un physicien !

Finalement, las d'envoyer à Sa Majesté des suppliques télégraphiques avec réponse payée, la seule forme à laquelle Elle daigne répondre, aux prises avec mille difficultés, non soutenu par le Gouvernement français, de qui il avait demandé l'intervention, notre petit groupe de Français se sentant abandonné commença à s'effriter : l'un des membres de la mission était mort en service, trois revinrent dans des conditions acceptables puis le reste tenta de négocier son rapatriement : la famille du docteur décédé n'y parvint que grâce à l'assistance d'un confrère italien et d'un fonctionnaire anglais ; deux docteurs ne purent regagner la France que grâce à la générosité d'un riche négociant Français d'Aden, le reste suivit avec des fortunes diverses.

La conclusion se dégageant d'elle-même du récit de notre aventure, je ne prolongerai pas davantage cet exposé : nous allons vous projeter le film que j'ai pris durant mon séjour et pour lequel je vous demande toute votre indulgence tant pour la prise de vues que pour le montage. N'y entendant rien, je me suis contenté d'ajouter bout à bout les scènes sans rien supprimer.

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

M. H. Buttgenbach. — Permettez-moi tout d'abord de vous dire que je suis heureux de pouvoir vous réitérer de vive voix les remerciements que je vous ai adressés, il y a déjà de nombreuses années, lorsque vous avez bien voulu m'admettre parmi les membres correspondants de votre Compagnie. J'ai toujours depuis lors suivi vos travaux avec le plus grand intérêt et j'ai très souvent aussi tiré le plus grand profit des considérations si judicieuses qui ont été émises ici sur la politique coloniale.

En vous présentant aujourd'hui, au nom de l'Institut royal colonial belge, un nouveau fascicule de l'Atlas qu'il publie, j'ai désiré vous exposer le but que l'Institut espère atteindre à ce sujet.

C'est en 1935 que je lui ai proposé d'entreprendre cette œuvre. y ai été amené par la lecture d'un ouvrage sur la Guyane et es Antilles qui avait été publié par l'éminent et regretté savant Alfred Lacroix, dont tant de mes compatriotes et moi-même ont suivi les enseignements. Il y attirait l'attention sur le danger de voir disparaître rapidement les témoins de ce qu'ont été les pays neufs et même les témoins actuels de ces pays, étant donné les transformations rapides qu'ils subissent. Je l'ai bien constaté moi-même. De 1901 à 1913 j'ai parcouru diverses régions de notre colonie belge (excusez-moi, Messieurs, d'encore employer ce mot, mais, en Belgique, nous y tenons autant que vous-mêmes) ; or, au cours d'un voyage récent au Katanga, et quoique m'étant tenu au courant de l'évolution qui s'y produisait, j'ai été réellement stupéfait de constater les changements survenus là-bas, à tous les points de vue, y compris la mentalité et les mœurs des indigènes.

Sans doute, certains de ces témoins ont été et sont encore réunis dans nos musées. D'autre part, les parcs nationaux que l'on crée permettent de conserver l'état naturel de l'une ou l'autre région. Mais cela ne suffit pas. Il y a beaucoup d'autres points de vue dont il est utile de fixer dès maintenant l'aspect actuel afin de pouvoir le comparer à l'aspect qu'il aura dans quelques années et de pouvoir ainsi relier à tout moment le passé au présent.

C'est pourquoi j'ai suggéré à notre Institut Colonial de dresser un Atlas dont les cartes, avec notices explicatives exposeraient concernant l'un ou l'autre sujet la situation au moment

de leur publication et qui, par des éditions ultérieures, montreraient les modifications survenues. L'Atlas pourrait ainsi décrire l'Histoire même de la colonie.

L'Institut a bien voulu admettre ma suggestion. En 1936, il a nommé une commission qui a établi le programme de réalisation. Cette commission a vu grand car elle n'a pas envisagé moins de 170 rubriques pouvant être traitées et qui, dans les grandes lignes intéressent l'Histoire, la Géodésie, le Milieu physique, la Biogéographie, les Sciences anthropologiques et culturelles, la Politique administrative et sociale, l'Economie. Le détail de cette classification a été donné dans le premier fascicule, avec sa numérotation décimale. Ce fascicule contient aussi une carte du Congo au trois millionièmes avec index des localités, les autres cartes de l'Atlas seront au cinq millionièmes avec éventuellement des cartons à d'autres échelles.

La guerre a dû évidemment interrompre toute activité, mais en 1946, la Commission s'est remise au travail.

Comment agit-elle ? Assez simplement : ses membres recherchent, pour l'une ou l'autre rubrique, le colonial compétent qui consentira à consacrer une partie de son temps à ce travail et dont le projet est alors discuté en commission avec lui ; l'accord étant réalisé, tant pour la carte que pour la notice explicative, l'impression en est confiée à l'Institut cartographique militaire belge.

Depuis 1948 : nous avons pu faire paraître trois fascicules : l'un est relatif aux grandes explorations qui ont sillonné la colonie jusqu'en 1900, carte historique qui n'aura évidemment plus à être modifiée ; une autre, phytogéographique, indique les zones végétales naturelles ; le troisième est relatif aux parcs nationaux et aux réserves forestières et animales. Cette année, doivent paraître la carte des subdivisions territoriales, une carte géologique et une carte des productions animales. Enfin, dix autres sont en préparation.

J'estime donc que l'œuvre est en bonne voie. Elle n'est certes pas encore parfaite ; l'expérience montrera les améliorations à y apporter. Puis-je ajouter que, en fait, elle ne sera jamais terminée puisque les transformations qui se produisent en Afrique, aussi bien que le progrès des études scientifiques, nécessiteront des mises au point périodiques, mais c'est précisément en cela que l'Atlas deviendra intéressant puisque, comme je vous le disais plus haut, il doit finalement représenter l'Histoire même de la Colonie, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue social et économique.

Quelles sont les difficultés que nous rencontrons dans ce travail ? La première est évidemment la recherche et l'adhésion de collaborateurs compétents. Mais puisque, en trois ans, nous

avons déjà pu en réunir quinze, j'ai bon espoir que d'autres leur succéderont, surtout si la publication de l'œuvre peut se poursuivre régulièrement et rencontre l'approbation de tous ceux qui aiment la colonie pour y avoir travaillé.

Un certain ralentissement peut aussi se produire dans les publications, l'Institut cartographique étant souvent surchargé de besogne.

Enfin, et ceci ne vous surprendra pas, il y a une question budgétaire, L'Institut colonial reçoit du Ministère des Colonies un subside annuel pour ses publications normales, procès-verbaux des séances, mémoires, concours, etc. Mais il s'agit ici d'une publication anormale et coûteuse. Certes, ces cartes seront mises en vente, mais le produit de ces ventes sera d'autant plus faible que l'Institut, d'accord avec le Ministère, désire envoyer cette publication à tous les organismes qui, comme le vôtre, s'intéressent aux questions coloniales, et même à ceux qui ne s'y intéressent que comme « anticoloniaux », espérant peut-être aider ainsi à les convertir. Le Gouvernement de la Colonie doit donc à cet effet accorder à l'Institut un crédit spécial, qui pourra probablement varier d'année en année, mais je ne crois pas qu'il ait ou qu'il aura jamais l'intention de le supprimer car il comprend et il comprendra qu'une publication de ce genre prouvera à l'étranger qu'il n'entend pas son rôle, comme étant, comme d'aucuns osent l'affirmer, simplement de pressurer l'indigène, mais bien comme étant celui de favoriser le progrès scientifique, économique et social dans le pays qu'il administre : il ne fait ainsi que justifier la souveraineté qu'il a assumée.

J'ai l'honneur de déposer sur votre bureau le dernier fascicule paru qui est d'ordre politique, indiquant les subdivisions en provinces et districts, mais comprenant aussi les cartes donnant, dans l'ordre chronologique, les diverses subdivisions décrétées depuis 1888.

M. G. Grandidier. — M. A. t'Serstevens vient de passer trois ans à Tahiti et de ce long séjour a rapporté deux beaux volumes : *Tahiti et sa couronne*, titre qui comprend Moorea, les Marquises, les îles Sous-le-Vent, les îles Australes et les Tuamotu on voit par là dans quel vaste champ polynésien, l'auteur a poursuivi sa documentation et cueilli les descriptions et les traits de mœurs dont il enchante ses lecteurs et en particulier les coloniaux qui y retrouvent, même si leur carrière ne les a pas entraînés en Océanie, beaucoup de souvenirs, d'évocations qui sont à l'origine d'agréables rêveries, quelquefois de regrets, lorsque la vie a stabilisé le vieil errant dans un fauteuil, au coin d'un feu métropolitain.

Dans un récent feuilleton littéraire, M. Emile Henriot a fait l'éloge de l'œuvre de M. t'Serstevens, avec raison et équité ; il a pu, ce en quoi je regrette de ne pouvoir l'imiter étant restreint par la place, en reproduire quelques passages et ainsi légitimer aux yeux du public son opinion sur un homme qui sait voyager et n'encombre | sa valise d'aucun bagage superflu, sachant qu'on trouve toujours sur place le nécessaire et l'indispensable, ce qui est parfaitement exact lorsqu'il s'agit des îles du Pacifique et de beaucoup de nos colonies, mais peut-être plus discutable si l'Afrique tropicale et désertique est en cause. Quoi qu'il en soit, je voudrais en terminant reprendre les derniers mots de l'article de M. Emile Henriot, qui voudra bien m'en excuser ; « la sympathie de M. t'Serstevens n'est pas moins grande pour ce peuple simple et heureux dans son primitivisme conservé ; et il nous la fait partager assez volontiers tout en formulant des réserves... La dernière page lue, on en est tout de même au même point qu'avec le *Mariage de Loti* ; quitte à constater d'un livre à l'autre les différences de la vie d'il y a soixante-quinze ans à celle d'aujourd'hui, on aimerait y aller voir, mais c'est un peu loin. Comme le vaporeux Loti, le réaliste t'Serstevens aura créé de la nostalgie. Tout d'ailleurs est toujours si beau, même si les témoins ne sont pas d'accord ! »

M. Auguste Joyau vient de recevoir le Prix des Antilles pour son volume sur *Belain d'Esnambuc* ; aucune distinction n'a jamais été plus légitimement accordée, car l'auteur, en historien consciencieux, s'est non seulement attaché à faire revivre la figure de son héros, sans doute l'une des plus méconnues de notre épopée coloniale, mais encore à retracer les conditions dans lesquelles se développait l'action française aux Iles d'Amérique à une époque où les Espagnols, tout-puissants sur les mers, étendaient leur hégémonie sur une grande partie du Nouveau Monde et particulièrement sur l'Amérique centrale.

Dans ce livre qui se lit comme un roman d'aventures, encore que la vérité historique y soit scrupuleusement respectée, on suivra avec un vif intérêt les étapes qui ont marqué cette période épique de notre histoire coloniale, période au cours de laquelle nos colons avaient à lutter à la fois contre les Espagnols, les Anglais et contre les Caraïbes.

— *Les Contes d'Amadou-Koumba* ont paru il y a quelques années ; notre bibliothèque ne les possédait pas et leur éditeur a bien voulu lui faire hommage de ce livre curieux où sont consignés, grâce à l'auteur M. Diop Birago, beaucoup de ces histoires fabuleuses, de ces récits terrifiants où interviennent les Génies et les Lutins et de ces interminables aventures de

Lenk-le-Lièvre qui a l'astuce de berner bêtes et gens au village comme en brousse et jusque dans la demeure du roi.

Lorsque M. Diop Birago après un long séjour en France, revint au pays natal, il eut la chance de retrouver Amadou-Koumba, le griot de sa famille et d'obtenir, une seconde fois, le récit de ces mêmes histoires qu'il avait tant appréciées dans son enfance, mais au cours de cette nouvelle audition il a eu soin de noter le texte apportant ainsi une amusante et intéressante contribution à l'étude de la mentalité des populations de l'A. O. F.

Depuis bien des mois, pour ne pas dire des années, l'Université Aurore, de Sanghaï, ne nous avait pas donné de ses nouvelles ; hier le courrier a apporté le nº 39 de son Bulletin, daté de juin 1949 dont il importe de la remercier et de la féliciter. Entre autres études importantes contenues dans ce recueil, il y a lieu de signaler l'histoire de l'*Ancien observatoire de Chang-haï* par G. de Lapparent S. J. et *L'Eglise de Chine au tournant (1924-1949). Le Milieu, les Cadres, les Œuvres, l'Histoire* par J. Dehergne S. J. où, en une centaine de pages, avec une abondante bibliographie commentée et raisonnée, sont passés en revue les événements que, en ce quart de siècle, ont amené en Chine des modifications non seulement dans l'Eglise catholique, mais encore dans les milieux bouddhistes, confucéens, taoïstes, dans la religion populaire (coutumes et folklore), dans l'Islam, dans les milieux juifs, russes, dans les églises protestantes ; la seconde partie est consacrée à l'organisation : clergé, ordres et congrégations et à l'équipement intellectuel du missionnaire.

La Commission de Mœurs et Coutumes du Cambodge décrit, dans une élégante brochure préfacée par Mme Eveline-Porée-Maspero, les *Cérémonies des Douze mois*, c'est-à-dire les fêtes annuelles cambodgiennes ; elle a pensé, avec une modestie que dément la réalisation, qu'il y avait intérêt à publier une sorte de guide pour l'étranger curieux d'avoir des explications sur les cérémonies qu'il aurait l'occasion de voir, ou pour ceux qu'intéressent les questions ethnographiques.

L'œuvre débute par des notions sur l'organisation cultuelle au Cambodge et sur le calendrier employé dans le pays, puis viennent les descriptions des fêtes dont la première est celle du Nouvel An à laquelle succèdent la cérémonie du Labourage royal, celle des Rites d'ordination des bonzes, de l'entrée en retraite dite Le Vossa de ceux-ci, la Quinzaine des Morts, la fin de la Saison des pluies... et pour terminer les Exorcismes de fin d'année.

Il faut féliciter la Commission qui siège à Phnom-Penh de

cette documentation précieuse pour nous mieux faire connaître ce peuple cambodgien dont la venue et l'installation dans la péninsule indochinoise remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne et qui du fait qu'il a conservé des croyances, des coutumes, des techniques antérieures à l'introduction de la culture indienne, jouit d'une civilisation particulière. Ainsi les ruines d'Angkor, toutes inspirées des religions indiennes, n'ont cependant leurs pareilles ni aux Indes, ni en Indonésie.

BIBLIOGRAPHIE

JOYAU (Auguste). — *Belain d'Esnambuc*, Paris, Edition Bellenaud, 1950, in-12, 175 pages avec carte (*Don de l'auteur*).

DIOP BIRAGO. — *Les contes d'Amadou-Koumba*, Paris, Fasquelle édit., 1947, in-12, 191 pages avec port (*Don de l'éditeur*).

****. — *Cérémonies des Douze mois. Fêtes annuelles cambodgiennes*, Phnom-Penh s. d., in-4°, 87 pages avec tab. et illust. (*Don de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge*).

****. — *Bulletin de l'Université l'Aurore*, Sanghaï, 1949, in-8°, juin 1949, pp. 319-560 avec carte (*Don de l'Université l'Aurore*).

****. — *Congrès aéronautique de l'Union française*, Paris 3-12 mai 1950, n° spéc. de la Rev. gén. de l'Air, n° 2, 1950, pp. 191-662 avec port. et cartes (*Don de l'éditeur*).

****. — *Les Cahiers de la Recherche agronomique*, 2. Rabat, Service de la Recherche agronomique et de l'expérimentation agricole, 1949, in-8°, 159 pages avec tab. cartes et illust. (*Don de l'éditeur*).

****. — *L'Education de base. Description et Programme*, Paris, Unesco, 1950, in-8°, 100 pages avec illust. (*Don de l'éditeur*).

T'SERSTEVENS (A.). — *Tahiti et sa couronne*, Paris, Editions Albin Michel, 1950, 2 vol. in-8°, 396 et 405 pages avec carte, illust. et phot. (*Don de l'éditeur*).

****. — *Rallye automobile : Méditerranée. Le Cap*, Alger, Bull. trim. « Les Amis du Sahara », 5 mai 1950, in-8°, 64 pages (*Don du général Meynier*).

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 19 MAI 1950

La séance est ouverte à 15 h. 10 sous la présidence de M. Charles Michel-Côte.

Présents : MM. Prudhomme, Barquissau, Mérat, Coedès, Robequain, Lioré, Saurin, Vatin-Pérignon, Général Azan, Mercier, Dr Mathis, Froidevaux, Dr Girard, Michel-Cote, Général Meynier, Chatelain, Amiral Lacaze, Lèmery, Jean d'Esme, Gheerbrandt, Melle Anna Quinquaud, MM. René Pinon, Victor Cayla, Oswald Durand, Pasteur Leenhardt, Jacques Millot, Candace, René Pottier, Gouverneur Géraud, Melle de Blonay, MM. Toussaint, Bouchet, Spas, Carton, Buttgenbach.

Excusés : MM. Grandidier, Monod, Guernier, Giscard d'Estaing, Général Tilho, Général de Boisboissel, Legoux, Jean Marie Henry Bérenger, Général Juin, Miège, Lehuraux, Gouv. Repiquet, You, Commandant Rouch, Casimir Maistre, Gouverneur Berthier, Perrier de La Bathie.

En ouvrant la séance M. Michel-Cote exprime ses regrets de l'absence de M. Grandidier et au nom de l'Académie lui souhaite un prompt rétablissement.

M. Prudhomme donne lecture du procès-verbal de la séance du 5 mai 1950, qui est adopté sans observation.

M. Michel-Cote indique que M. Henry Bérenger a écrit qu'il venait de subir une opération ; l'Académie forme des vœux pour qu'il se remette rapidement.

M. Lioré fait part à l'Académie que Mgr Leynaud a accepté la date du 16 juin pour sa réception par M. de Lacharrière qu'il connaît de longue date.

M. Prudhomme annonce qu'en l'absence du Secrétaire perpétuel M. le Général Meynier vient de lui remettre une brochure sur le rallye « Méditerranée Le Cap » organisé par l'Automobile Club de la province d'Alger en collaboration avec l'Association « Les Amis du Sahara ».

M. Lioré fait observer qu'il s'agit seulement d'un rallye automobile qu'il n'y aura pas de rallye aérien.

M. le Général Meynier « Nous avons beaucoup regretté la carence de l'aéro-club ».

M. Lioré indique que « ce n'est pas une carence » mais l'Aéro-Club

de France après avoir consulté ceux de ses membres qui lui paraissaient susceptibles de participer au rallye-aérien Méditerranée-Le Cap, s'est vu dans l'obligation de conclure que les frais d'une telle épreuve seraient tellement élevés qu'elle ne pourrait être réalisée qu'à la condition de bénéficier de subventions de la métropole et des territoires traversés. Il a donc chargé d'une mission d'étude Mr d'Estailleur-Chantereine, membre de son Comité de Direction, spécialiste des raids africains sur avion de tourisme. Celui-ci s'est rendu en Afrique du Nord, notamment auprès du Gouverneur gén. de l'Algérie et du Résident gén. au Maroc. Il s'est heurté à un refus formel d'aide financière à une manifestation qui a été jugée prématurée.

M. Le Général Meynier dit l'intention d'essayer d'organiser l'année prochaine une sorte de rallye aérien avec le concours de l'aviation de tourisme.

M. Lioré. — Le Congrès aéronautique a demandé l'organisation d'aérodromes dans les territoires d'outre-mer.

M. Michel-Cote donne la parole à M. Buttgenbach pour la présentation d'un fascicule de l'Atlas Général du Congo Belge.

(*Voir le texte de cette présentation page 341*).

M. Michel-Cote remercie M. Buttgenbach et ajoute que la publication dont il vient de parler est un magnifique exemple à suivre. Il donne la parole à M. Gourlin pour sa communication sur sa mission au Yémen 1947-1949 (*Voir ce texte page 333*) après quoi a lieu la projection d'un film pris par l'auteur.

Un incident matériel ayant interrompu la projection pendant quelques instants, M. le Président procède au dépouillement du scrutin pour l'élection de 3 Associés étrangers. Il y a 49 votants.

M. l'Administrateur Général des Colonies Van den Abeele (de Belgique) est élu par 48 voix ;

M. le Professeur Antonio Mendès Correa (du Portugal) est élu par 48 voix ;

M. le professeur P. J. Du Toit (Afrique du Sud) est élu par 48 voix.

M. Le Général Meynier indique que la mission Henri Lhote est rentrée hier et que ses découvertes sont encore plus intéressantes que ne laissaient prévoir la note dont il a donné lecture à une des dernières séances.

La projection du film est reprise.

M. le Président lève la séance à 17 h 40.

Le Secrétaire Perpétuel, Directeur : G. GRANDIDIER.

---

388. — Impr. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6-50
Dépôt légal : 2e trimestre 1950. IV. N°

BANQUE de MADAGASCAR

Capital 21.050.000 francs

Société anonyme ayant le privilège d'émettre des billets de banque à Madagascar (Loi du 22 décembre 1925)

SIÈGE SOCIAL : **33, rue de Courcelles, PARIS**

Succursale à TANANARIVE

Agences : **DIÉGO-SUAREZ, FIANARANTSOA MAJUNGA, MANANJARY, NOSSI-BÉ TAMATAVE, TULÉAR**

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Emission de billets de banque, de chèques et de lettres de crédit. Transferts de fonds, comptes courants et dépôts. Escomptes. Recouvrements. Avances. Ouvertures de crédits. Ordres de bourse. Souscription aux émissions, etc...

COMPAGNIE DES

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine, PARIS (9e)

Tél. : Opéra 07.60 (six lignes)

●

SERVICES

de Paquebots et Navires de charge

Principales Régions desservies :

Egypte - Proche-Orient - Inde - Ceylan - Pakistan Indochine - Extrême-Orient - Madagascar La Réunion - Afrique Orientale et du Sud Australie - Océanie

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE
POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER
(S.O.F.F.O.)

Société Anonyme au Capital de 155.000.000 de Frs

SIÈGE SOCIAL A PARIS
23, Rue de l'Amiral-d'Estaing

AGENCE A SAIGON : Place Rigault-de-Genouilly

TARIF D'ABONNEMENT POUR 1950

AUX COMPTES RENDUS MENSUELS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

France et Colonies	750 frs
Etranger	1.500 frs

Le numéro : 75 frs pour la France et les colonies ; 150 frs pour l'étranger

IFAN-CI BIBLIOTHÈQUE